

Canal Psy

# Couple, famille, parentalité

**Patrick ISCHER**

**Jean-Pierre DURIF-VAREMBONT**

**Marianne FOLLET**

**Ndèye Khaïra THIAM**

**Françoise GUÉRIN**

**Samara DANIEL**

**Guillaume GILLET**

**Kévin PIQUEMAL**

# coup de cœur

Il y a environ 10 ans, au Parc des Chartreux, j'avais découvert le tout jeune duo *Antiquarks* composé du vieil Sébastien TRON et du percussionniste et auteur compositeur Richard MONSÉGU. Je me souviens d'avoir été complètement enchanté par les mélodies improbables de cette vieille à roue électrique sur fond de rythmes endiablés.

Alors, lorsque j'ai écouté leur nouveau livre-album **KÔ** (qui signifie «corps» en créole), j'avais hâte de retrouver, bien des années après, les frissons et les émotions de cette délicieuse soirée.

Il est rare d'accrocher à un album dès sa première écoute, il est tout aussi rare d'écouter une oeuvre pendant un mois sans discontinuer sur le poste de sa voiture... Quelle claque !

*Antiquarks* a su évoluer et s'entourer des musiciens parmi les plus doués de leur génération et des compositions étonnantes, décapantes, vire-voltantes !

Mais parlons musique ! même s'il m'apparaît impossible de vous donner une idée globale de cette transe dansante kaléidoscopique, tentons d'en dire quelques mots :

Des morceaux pluriels, vertigineux, jubilatoires qui semblent tous issus de joyeuses orgies musicales entre des groupes de rock progressif tels que *Gong* avec des groupes Maliens, ou de rock allemand tels que *Rammstein* avec la musique traditionnelle arabe : il y a du génie dans ces métissages qui nous emmènent au-delà des canons habituels et commerciaux, qui nous conduisent à la rencontre de véritables chimères musicales et vocales !

Car, dans ce **KÔ** orchestré, à chaque morceau ses rencontres polymorphes, à chaque instant ses digressions... et les langues qui s'emmêlent et se délient : l'arabe, le turc, l'anglais, le créole, l'espagnol, l'allemand, le français, le *gluon* (langue imaginée par Richard MONSÉGU et qui rappelle l'anti-matière de Roland TOPOR) offrent leur sonorité et leur accent à toutes les recherches et expérimentations de ces cosmographes de la musique du monde.

Alors, il n'y a plus qu'à lâcher prise et à nous laisser embarquer dans ces aventures bigarrées, dans ce gourmand *melting pot*, où l'on croit reconnaître des airs de John COLTRANE, de Salif KEÏTA, de *Hadouk Trio*, de MOZART... Ha non ! MOZART est bien présent avec cette adaptation jubilatoire de «Papageno Papagena» du virtuose compositeur autrichien. Savoureux !

Enfin, chef d'œuvre de cet album, je vous recommande le dernier morceau de jazz-world fusion qui semble s'échapper du cadre comme certaines oeuvres picturales contemporaines le font, jouant sur les bords et les limites tout autant que sur les conventions. Ce dernier morceau dont l'énergie barbare et sophistiquée m'a fortement rappelé les symphonies *kobaïennes* du groupe *Magma*, propose une sorte de pèlerinage festif et impertinent au travers de toutes ces cultures, de toutes ces influences.

Le livre album rend graphiquement compte de cette folie de cette humanité débridée et inventive et les textes ne sont pas de simples faire-chanter, mais des poèmes tout aussi libres, rendus à l'état sauvage, prêts aux rêves, aux sons et aux couleurs.

A consommer sans modération !

Frédéric GUINARD

Disponible en librairie, en boutique et sur internet :

**Album-Livre KÔ**

*Antiquarks*

Mustradem / Label du Coin / Inouïe Distribution

20 euros



## L'œil du psychone (épisode final 1/2)

BURIEZ - GUINARD - CARUSO



À SUIVRE...

# Couple, famille, parentalité

Après le travail, la famille !

Je vous promets que le prochain numéro ne portera pas sur la patrie ! Quoique... cela pourrait être une thématique intéressante à aborder en ces temps où les notions d'identité nationale et de nos « ancêtres les Gaulois » font une percée spectaculaire dans le débat public<sup>1</sup>.

Le dossier de ce numéro double aurait dû être sous-titré « dans la tourmente », tant les différents textes renvoient aux perturbations possibles que nous pouvons rencontrer avec ces questions de la parentalité, du couple, de la constitution d'une famille :

L'installation conjugale, loin du marivaudage plaisant qui nous est offert dans les séries télévisées, est une étape importante, peu évidente et source d'importants remaniements psychologiques et relationnels pour le couple.

L'arrivée d'un enfant, dans des conditions parfois très douloureuses, dans un contexte où les dimensions fantasmatiques et réelles s'entrecroisent parfois avec une cruauté banale.

La naissance à la vie parentale, qui là non plus, peut se révéler très éloigné des images idéalisées. Avec cette place du père, « ou ce qu'il en reste », comme aurait dit Jacques DUTRONC, cette place de l'homme dans les bouleversements de la famille moderne, une place qui ne va pas de soi et qui est encore trop rarement prise en compte dans les travaux sur l'enfant et son environnement parental.

Le développement de l'enfant jusqu'à cette étape de l'adolescence que l'on aimerait tant mettre en cage, bien inscrite dans la fameuse « crise », mais qui tend à nous confronter aux limites de nos modèles pour la cerner. Car l'adolescence est aussi une transformation par à-coups faite de sursauts de vie et de sauts par-dessus le vide, un substrat d'imprévisibilité et de récursivité.

Alors ? La « tourmente » constitue-t-elle un fil rouge de ces textes qui sont loin de montrer les aspects les plus sereins de ce processus d'inscription en humanité que sont le couple et la parentalité ? Eh bien non... Notre illustrateur aurait pu donner une représentation de ce *maelström*, mais il a préféré cette vision printanière, solide, mais non exempte d'aspérités dont vous pu apprécier l'élégance en couverture.

Cet arbre et sa douce tranquillité nous ont rappelé aussi qu'être parent, constituer un nid, c'est aussi une histoire de transmission, de croissance, de continuité et de construction.

Dans ce numéro, donc, tempêtes et sécheresses, fureurs et détresses seront bien au programme, mais il sera aussi fait une place à l'amour, à la tendresse. Cet arbre est une belle représentation du réconfort que peut apporter un environnement bon, tamisant, face aux brûlures les plus intolérables de la vie.

En rubriques, vous retrouverez aussi les deux derniers strips de L'oeil de psychone, le deuxième épisode de Glossaire (Vis comprises), la présentation d'une Recherche en cours (pas si « hors thématique » vous le constaterez à la lecture) et la poursuite des présentations des jeux vidéos utilisés en thérapie, avec cette fois-ci une illustration clinique de cette utilisation dans un Foyer d'Accueil Médicalisé.

Pour ma part, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une bonne lecture à l'ombre de ce bel arbre.

Frédéric GUINARD

<sup>1</sup> Petit conseil de lecture : «Nos ancêtres les Gaulois et autres fadaises» de François REYNAERT, Fayard, 2010.

## édito



# sommaire

## Couple, famille, parentalité

L'installation conjugale : un rite de passage tourmenté  
par Patrick ISCHER ..... p.5

La part du père ou ce qu'il en reste dans les familles contemporaines  
par Jean-Pierre DURIF-VAREMBONT..... p.9

Sortir du trou noir de l'histoire  
par Marianne FOLLET ..... p.15

Les adolescents en difficultés et les autres : un précipité d'extra-brut  
par Ndèye Khaira THIAM..... p.23

Invention, bricolage et surprise  
Aléas de la transmission autour du bébé porteur de handicap  
par Françoise GUÉRIN..... p.27

## recherche en cours

Des tourtereaux qui en ont dans le ciboulot !  
par Samara DANEL ..... p.35

## glossaire

Le petit Freud illustré ..... p.39

## Les Jeux vidéo utilisés en thérapie

Kinect Adventure ! par Guillaume GILLET ..... p.41

## À propos

Jeu-vidéo, groupe et polyhandicap :  
L'exemple de Machinarium, un conte de fée robotique  
par Kévin PIQUEMAL ..... p.44

# illustrations

Nicolas BRACHET..... Couverture, pp. 7, 10, 19 et 33  
Simon CARUSO ..... pp. 3, 32 et 34

# canal psy

## abonnement

Je m'abonne pour 2 ans (8 n°) et bénéficie de l'offre de 1 hors-série gratuit, entre le n°5 et le n°8\*.

Je choisis le hors-série n°5 , n°6 , n°7  ou n°8

Tarifs :  normal 30,00 €  réduit \*\* 24,00 €

Nom ..... Prénom.....

Adresse .....

Code postal/Ville/Pays.....

Téléphone / e-mail.....

chèque libellé à l'ordre de

l'Agent Comptable de l'Université Lumière Lyon 2

Canal Psy - Institut de Psychologie - Université Lumière Lyon 2  
5, avenue Pierre MENDÈS FRANCE - 69676 Bron Cedex

\* hors numéros épuisés, à consulter sur :

<http://psycho.univ-lyon2.fr> > Ressources > Canal Psy

\*\* étudiants, chômeurs, RMI, RSA, minimum vieillesse, ...

sur présentation d'un justificatif

**Directrice de la publication :** Nathalie DOMPNIER

Présidente de l'Université,  
Nathalie.Dompnier@univ-lyon2.fr

**Directeur délégué :** Georges GAILLARD  
Georges.Gaillard@univ-lyon2.fr

**Enseignant responsable :** Jean-Marc TALPIN  
Jean-Marc.Talpin@univ-lyon2.fr

**Rédacteur en chef :** Frédéric GUINARD  
Frederik.Guinard@univ-lyon2.fr

**Responsable d'édition et conception graphique**  
Marc-Antoine BURIEZ  
Marc-Antoine.Buriez@univ-lyon2.fr

**Service Abonnements**  
Marc-Antoine.Buriez@univ-lyon2.fr

Canal Psy  
Département FSP - Institut de Psychologie  
Université Lumière Lyon 2  
5, av. Pierre MENDÈS FRANCE - 69676 Bron Cedex  
Tél. 04 78 77 24 76 - <http://psycho.univ-lyon2.fr>

Journal publié par l'Institut de Psychologie,  
Département FSP  
Imprimé par l'imprimerie Chaix  
Commission paritaire n° 1117 B 07996  
ISSN 1253-9392

## L'installation conjugale : un rite de passage tourmenté

Patrick ISCHER

### Introduction<sup>1</sup>

Vivre en couple sous le même toit peut être envisagé comme une atteinte à la liberté individuelle et mettre à mal la recherche d'autonomie et d'indépendance à laquelle se livrent les partenaires qui privilégient un modèle de « relation pure » (GIDDENS A., 1993). Ceci dit, le besoin d'intimité partagé et de vie à deux tendrait à augmenter à mesure que les effets pervers de l'individualisation se font sentir (BECK U., 1986). Ce serait également la quête de sécurité, de stabilité et de reconnaissance qui inviteraient les individus à remettre en cause un fragment de leur liberté individuelle et qui les inciteraient à accepter cette condition finalement largement répandue et primordiale qu'est la vie conjugale (DE SINGLY F., 2000a, 2000b, 2003). Au cours de cette phase décisive, les partenaires s'attelleraient donc à « apaiser l'«anxiété existentielle», qui, d'une manière probablement inévitable, accompagne le sentiment que seules les étroites épaules de chacun supportent l'univers dans lequel il a choisi de vivre. » (BERGER P. et KELLNER H., 1964, p.65)

Au-delà de cette volonté de pallier les potentielles angoisses inhérentes au fait de vivre seul, la mise en ménage du couple, du fait qu'elle marque significativement, socialement et visiblement la formation de celui-ci, consiste en une véritable célébration de l'entrée dans la conjugalité (KAUFMANN J.-C., 1993 ; LEMIEUX D., 2003). Partageant quotidiennement un espace intime, les partenaires intériorisent peu à peu un monde, une réalité, une culture qui leur sont communs en conversant avec celui qui est devenu « l'autre par excellence, le cohabitant le plus proche et le plus marquant de son monde » (BERGER P. et KELLNER H., 1964, p.61). Et ils entretiennent le lien conjugal en échangeant sur des sujets *a priori* banaux (les « ressources sûres » dont parle Ervin GOFFMAN (1988)) dans un espace tangible au sein duquel la relation amoureuse peut se développer et grandir (FAURE-ROUESNEL L., 2004 ; GORMAN-MURRAY A., 2006).

Bien qu'elle paraisse donc toujours attractive, cette étape peut prendre un certain temps et il n'est pas rare que les couples se réservent « un temps d'attente pour se donner les bases matérielles de cette vie à deux ou pour être sûrs de franchir l'étape de la mise en ménage sans mettre en péril un lien conjugal encore neuf et fragile » (LEMIEUX D., 2003, p.68). C'est pourquoi la mise en ménage du couple peut être précédée d'une phase préalable qui peut s'accommoder d'une variété de formes de cohabitation : maintien au domicile parental, habiter seul dans un appartement, colocation excluant ou incluant le ou la partenaire, etc. (BERNIER L., 1996) En outre, certains auteurs ont relevé le fait que l'habitat conjugal n'est pas uniquement un havre de paix au sein duquel règne l'harmonie. CHOMBART DE LAUWE estime ainsi qu'il s'agit d'un lieu « de conflits, de dominances, de rivalités, de revendications, qui sont ressentis dans tous les détails de la vie quotidienne » (CHOMBART DE LAUWE P.H., 1976, p.28). Observations que relaie MILLER lorsqu'il écrit que « [...] the private [is] more a turbulent sea of constant negotiation rather than simply some haven for the self. » (MILLER D., 2001, p.4) En cohabitant, les partenaires peuvent en effet être confrontés à un véritable choc des cultures individuelles (KAUFMANN J.-C., 2007) et être amenés à entamer un processus de remaniement identitaire (ELEB M., 2004).

Nous l'aurons compris, la cohabitation conjugale peut être attrayante – voire indispensable, mais elle recèle son lot de contrariétés. Il n'est de fait pas étonnant qu'elle suscite l'enthousiasme, mais également la crainte chez ceux qui vont se lancer dans cette aventure. L'objectif de cette contribution est de présenter comment cette dernière a concrètement été appréhendée par ceux et celles qui l'ont vécue. Pour ce faire, nous nous appuyons sur des entretiens semi-directifs et approfondis, menés avec quinze couples qui nous ont conté en détail leur mise en ménage<sup>2</sup>.

2 Pour information, nos informateurs ont entre 25 et 40 ans, ils déclarent un revenu mensuel compris entre 2.900 et 11.500 Euros, ils ont tous suivi une formation supérieure, mais ils sont issus de milieux socioculturels hétérogènes et évoluent dans des domaines professionnels variés. Signalons toutefois que ces données ne peuvent en rien être considérées comme des variables explicatives des phénomènes que nous avons observés et que nous relatons ci-après.

1 Cet article est issu d'une thèse de doctorat (ISCHER P., 2015) qui porte, entre autre, sur la construction des goûts en matière d'habitat et la négociation de ces derniers au moment de la mise en ménage du couple.

## Des motivations à cohabiter raisonnées

Cette étape n'est pas appréhendée de la même manière par tous et les récits que nous avons entendus donnent à penser que la décision de vivre ensemble découle davantage de questions pragmatiques et d'opportunités que d'une unique réelle volonté. En effet, seules trois personnes rencontrées dans le cadre de notre recherche évoquent explicitement et spontanément le désir de partager avec l'autre un espace de vie ou de se réveiller tous les matins aux côtés de l'être aimé. L'analyse du discours des autres informateurs nous conduit à déceler trois séries de facteurs permettant de comprendre les motivations liées à ce phénomène.

Tout d'abord, l'aspect financier ressort de manière récurrente comme un argument en faveur de la cohabitation. Pourquoi en effet payer chacun un loyer, alors que vivre ensemble permet de faire de substantielles économies ? C'est ainsi en ces termes qu'a raisonné Jérôme : « Au bout d'un moment, je me suis rendu compte que je ne gagnais pas beaucoup, parce que j'étais à 50 %. Je me disais : "Il faut habiter avec quelqu'un, parce que sinon je ne vais pas m'en sortir !" J'aurais pu habiter en colocation, mais j'ai décidé d'habiter avec ma copine, aussi tout simplement pour faire le pas et pour essayer et voir ce que ça donnait. » (Jérôme, 27 ans, géographe)

Ensuite, nombreuses sont les personnes rencontrées qui dormaient plusieurs nuits par semaine chez leur partenaire. Cette envie de partager une intimité, si elle permet de préparer la future cohabitation, ne va cependant pas sans causer quelques désagréments qui peuvent devenir déplaisants avec le temps. Certains en viennent ainsi à ne plus supporter le fait de savoir leurs affaires dispersées dans deux logements. Cette situation peut d'ailleurs devenir d'autant plus insupportable que les deux partenaires ne vivent pas dans la même ville ou que l'un des deux se sent lésé, car il va plus souvent chez l'autre que l'inverse. Un sentiment d'inégalité peut ainsi émerger et accélérer le processus de cohabitation.

Finalement, il arrive que l'envie de se mettre en ménage soit discutée lorsque l'un des deux vit dans un appartement dont le bail arrive à échéance ou dans une colocation qui arrive à terme ou qui ne donne plus satisfaction. Comme l'illustre le verbatim ci-après, les trois arguments ici évoqués peuvent d'ailleurs se cumuler et être énoncés par une même personne : « Je vivais en colocation avec une amie, on était les deux célibataires et on passait beaucoup de temps les deux à la maison. On a rencontré nos copains plus ou moins en même temps et dès ce moment-là, elle n'a plus mis les pieds à la maison. Et vivre avec quelqu'un qui n'est jamais là, pour moi ça n'avait pas de sens, donc j'ai décidé de prendre un appartement toute seule. J'ai commencé un petit peu à chercher, mais très vite je me suis rendu compte qu'on dormait tous les soirs ensemble avec mon copain... donc payer à double alors que j'avais un tout petit revenu, ça n'avait pas vraiment de sens. » (Rachel, 26 ans, graphiste)

Au vu de ce qui précède, nous pouvons avancer que les motivations à vivre ensemble qui relèvent strictement

de l'affectif sont largement minoritaires<sup>3</sup>. Il apparaît en effet que la décision de partager un logement est motivée par des circonstances indépendantes du couple et relève plutôt d'une démarche d'ordre pragmatique et individuelle.

## Les craintes de l'invasion et de la perte d'autonomie

Outre un discours autour de leurs motivations, nos informateurs se sont également exprimés au sujet des craintes qui les animaient lorsqu'ils songeaient à cette mise en ménage. Ils sont ainsi la moitié à avouer avoir envisagé ce rite de passage avec une inquiétude plus ou moins intense. La décision s'est par exemple révélée relativement laborieuse pour Jean-Marc (29 ans, assistant de vente) et Sophie (24 ans, assistante marketing). La colocation dans laquelle ils partageaient alors une chambre arrivant à terme, la question de vivre ensemble s'est posée. Si Sophie était enthousiasmée par cette perspective, son partenaire montra davantage de résistance et n'exclut d'ailleurs pas l'idée qu'ils vécussent chacun dans un appartement. Face aux craintes de son compagnon, Sophie suggéra une alternative sans équivoque : soit ils emménageaient ensemble, soit ils rompaient. Ce fut notamment à force d'arguments financiers qu'elle parvint à convaincre Jean-Marc de s'engager dans cette aventure. La perspective de la cohabitation a également failli conduire Cédric (31 ans, sociologue) et Gabriella (29 ans, étudiante dans une haute école pédagogique) à la séparation. C'est en effet après avoir suggéré à sa compagne de prendre un appartement ensemble que Cédric fut saisi d'un doute et qu'il en vint à remettre en question le sens de leur relation. Gabriella ayant déjà entamé les démarches pour résilier son bail, l'attitude de son compagnon l'exaspéra. Elle relate ainsi comment elle a vécu cette situation : « Tu me disais : "Mais pourquoi pas habiter ensemble ?" et je t'ai répondu : "OK, d'accord !" On a commencé à visiter des apparts', mais juste avant d'aller en voir un, tu m'as dit : "Je ne veux plus, c'est catastrophique, je crois que ce n'est pas une bonne idée !" Et moi j'avais déjà résilié le bail de mon appartement pas cher et bien chauffé, donc je t'ai dit : "Mon Coco, soit on se lance, soit c'est fini !" Ça m'a terriblement énervée. » (Gabriella, 29 ans, étudiante dans une haute école pédagogique) Cette brève entrée en matière ne doit toutefois pas laisser croire que tous nous ont conté des scénarios aussi drastiques. L'analyse des propos de ces « dubitatifs », nous invite néanmoins à exposer deux séries de raisons permettant de comprendre ces réticences.

La première renvoie directement à l'espace domestique, à la manière de se l'approprier, de l'investir et le décorer, de le ranger et le nettoyer. Tel craignait de voir son intérieur « se féminiser » avec l'arrivée de sa partenaire et l'a de fait prévenu qu'il ne voulait pas être « submergé de guirlandes lumineuses ». Tel autre, conscient d'être très déterminé dans ses goûts en matière d'habiter et lucide

<sup>3</sup> Nous ne nions toutefois pas qu'une telle volonté ne soit déterminante dans cette décision. Si nous en arrivons à prêter des intentions purement rationnelles et intéressées à nos informateurs, c'est peut-être parce que la situation d'entretien, en raison de son caractère somme toute formel, les invite à formuler des justifications de cet ordre.



quant à son besoin de s'affirmer à travers les meubles qu'il possède, savait d'avance qu'il serait plus autoritaire que sa compagne sur les conditions esthétiques de leur habitat et avait peur de se sentir envahi et de devoir accueillir des choses qui lui auraient « écorché les yeux ». Ensuite, deux autres informateurs affirment qu'ils se méfiaient d'une trop forte présence de la famille de leur partenaire dans l'habitat conjugal. L'un déclare qu'il redoutait que sa copine décoque le logement avec des photographies de ses parents et de ses grands-parents et l'autre avoue qu'il appréhendait que leur appartement soit aménagé dans le but de répondre aux critères esthétiques des parents de sa compagne. C'est donc une construction commune que cet informateur souhaitait, sans que le jugement de ceux-ci ne vienne la parasiter. La problématique du propre et du rangé est également mentionnée à plusieurs reprises. Déborah avait peur de ne pas parvenir à résoudre durablement les conflits inhérents au rangement : « Je savais qu'il était très maniaque et que moi j'étais très bordélique, donc j'avais assez peur de ce qui pouvait se produire. J'avais l'intuition qu'il fallait que l'un ou l'autre s'adapte plus à la situation. » (Déborah, 30 ans, écrivaine et enseignante) À l'inverse, Fernanda (28 ans, enseignante) redoutait que ses exigences en matière de propreté ne soient trop élevées et que son partenaire ne parvienne à répondre à ses attentes. Si elle reconnaît qu'il a fait des efforts depuis, il n'en demeure pas moins que c'est bien souvent autour de cette thématique que se cristallisent les conflits qui les confrontent.

La deuxième série de facteurs d'inquiétudes liées à la mise en ménage fait directement écho au concept « d'individu individualisé » dont parle François DE SINGLY (2003). Certains envisagent en effet ce projet comme une perte d'autonomie, une atteinte à leur liberté individuelle. L'engagement représente à leurs yeux un sacrifice qu'ils

ne sont prêts à faire que s'ils ont la garantie de préserver des territoires personnels. C'est d'ailleurs dans cette perspective que Cédric, dont il est déjà question ci-dessus, avait tout mis en place pour se protéger et qu'il avait prévu une échappatoire : « Mes craintes, c'était ma peur de m'engager. C'est pour ça, aussi, que j'ai pris un atelier [il s'agit d'un petit logement que le couple partage et qui leur sert de bureau/atelier], qui était conçu à ce moment-là comme [...] un pied-à-terre si on se séparait. Parce que j'ai eu beaucoup de peine à m'engager et vouloir vivre avec l'autre, parce que ça signifiait une perte de liberté. » (Cédric, 31 ans, sociologue) Souhaitant également pallier la crainte de se sentir envahi, Paolo a quant à lui imposé à son partenaire d'avoir un espace qui lui soit propre : « Jamais je n'avais habité en ménage avec quelqu'un et j'avais peur d'être très vite envahi. Mon besoin, c'était d'avoir mon propre espace à moi, c'était la condition. D'avoir un espace qui ne soit que mien. » (Paolo, 27 ans, éducateur spécialisé)

### Un dénouement finalement propice

La perspective de s'installer avec son partenaire amoureux n'est pas toujours envisagée de manière sereine et c'est d'ailleurs, nous l'avons vu, en puisant dans un registre d'ordre pragmatique que les uns et les autres énoncent des arguments en sa faveur. Tout se passe comme s'ils craignaient de se sentir à l'étroit dans leur futur logement et, partant, dans leur relation conjugale, et tout porte à croire qu'ils redoutent de créer un lien de dépendance pouvant les conduire à une confusion identitaire. Cependant, si nous avons ici insisté sur les aspects anxigènes que suscite une projection de la vie en couple, force est de relever que la plupart de nos informateurs sont parvenus à braver

les inquiétudes qui les animaient avant la mise en ménage et que celle-ci s'est tout compte fait déroulée, selon leur propos, de manière « douce » ou « naturelle » (l'un d'entre eux avoue d'ailleurs : « J'avais peur que ça restreigne mon espace de liberté, mais c'est pas du tout le cas. »)

Au-delà d'une probable invasion du territoire ou d'une déliquescence de la liberté de l'individu, la cohabitation demeure donc indéniablement un signe du lien et un rituel de confirmation nécessaire (GOFFMAN E., 1973). Vivant au contact de l'autre, les partenaires entament en outre, comme le souligne ELEB, « un véritable travail de réévaluation, de réajustement des valeurs, des habitudes acquises antérieurement, des façons de vivre et de faire [...]. À l'occasion de ce réajustement, le style relationnel, le modus vivendi du couple s'établit. Ce travail de restructuration de chacun conduit donc lentement à se construire comme couple. » (ELEB M., 2004, p.310) Qui plus est, et dans la mesure où certains espaces (voire tous) doivent être partagés, les individus apprennent à vivre avec les contraintes de la cohabitation. Ce faisant, ils s'inscrivent dans le processus de « socialisation par frottement », ce qui les prépare « [...] à deux dimensions importantes pour la vie ensemble : d'abord, le fait d'être sensible aux autres, d'être attentif à ce que ces derniers réclament, d'ajuster quasi automatiquement ses propres prétentions spatiales et temporelles à celles des personnes avec lesquelles [ils vivent] ; ensuite la souplesse identitaire qui autorise chacun à appartenir à un groupe privé sans renoncer pour autant à être soi-même. » (DE SINGLY F., 2000 b, p.21)

En définitive, le défi de concilier liberté individuelle et construction du couple est vraisemblablement d'autant plus délicat que l'espace domestique est cohabité, mais le besoin de sécurité ontologique et les satisfactions tirées de la vie à deux invitent les partenaires à chercher un équilibre entre l'autonomie et la fusion. Ce faisant, ils parviennent à réaliser le tour de force qui consiste à vivre dans le même logement que l'autre – et ainsi créer de la conjugalité – sans mettre à mal leurs envies et leurs besoins respectifs. Il n'empêche que le vivre ensemble est un long apprentissage<sup>4</sup> et qu'il peut s'agir d'une expérience truffée de mise à l'épreuve que le couple, s'il veut être pérenne, devra affronter en engageant de nombreux processus de négociations et d'adaptation mutuelle.

Dr Patrick ISCHER,  
Université de Neuchâtel (Suisse)

4 Comme le confie une informatrice : « J'appréhendais d'habiter avec mon partenaire. Mais d'ailleurs, ça fait six mois et on apprend encore à vivre ensemble. Il n'est pas bordélique, mais c'est vrai que j'ai des exigences vachement plus élevées et je dois toujours relativiser un peu. » (Fernanda, 28 ans, enseignante)

---

---

## Bibliographie

- BECK U. (1986). *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Aubier, Paris, 2001.
- BERGER P., KELLNER H. (1964). « Le mariage et la construction sociale de la réalité », in *Dialogue*, n° 102, pp.6-23.
- BERNIER L. (1996). L'amour aux temps du démariage», in *Sociologie et sociétés*, n° 1, Vol.28, pp.47-61.
- CHOMBART DE LAUWE P.H. (1976). « Appropriation de l'espace et changement social », in KORROSEC-SERFATY P., *L'appropriation de l'espace*, Actes de la IIIème Conférence de Psychologie de l'Espace construit, Ciaco, Louvain-la-Neuve, pp.25-33.
- DE SINGLY F. (2000a). « Sur la crise de la vie conjugale », in MICHAUD Y. *Qu'est-ce que la société ?* Volume 3, Odile Jacob, Paris, pp.481-491.
- DE SINGLY F. (2000b). *Libres ensemble. L'individualisation dans la vie commune*, Pocket, Paris.
- DE SINGLY F. (2003). « Intimité conjugale et intimité personnelle. À la recherche d'un équilibre entre deux exigences dans les sociétés modernes avancées », in *Sociologie et sociétés*, n° 2, Vol.35, pp.79-96.
- ELEB M. (2004). « Le roman du couple et sa scène spatiale », in COLLIGNON B. et STASZAK J.-F., *Espaces domestiques : construire, habiter, représenter*, Bréal, Rosny sous Bois, pp.310-324.
- FAURE-ROUESNEL L. (2004). « "Nos débuts ensemble", Installation résidentielle et entrée dans la conjugalité», in COLLIGNON B. et STASZAK J.-F., *Espaces domestiques : construire, habiter, représenter*, Bréal, Rosny sous Bois, pp.325-340.
- GIDDENS A. (1993). « Identité de soi, transformation de l'intimité et démocratisation de la vie », in AUDET M., BOUCHIKHI H., *Structuration du social et modernité avancée. Autour des travaux d'Anthony Giddens*, Presses de l'Université de Laval, Sainte-Foy, pp.455-477.
- GOFFMAN E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne 1. La présentation de soi*, Les éditions de Minuit, Paris.
- GOFFMAN E. (1988). *Les moments et leurs hommes. Textes recueillis et présentés par Yves Winkin*, Les éditions de Minuit, Paris.
- GORMAN-MURRAY A. (2006). « Gay and lesbian couples at home : identity work in domestic space », in *Home cultures*, 3(2), pp.145-167.
- ISCHER P. (2015). *Les couples face à leur logement : goûts et dégoûts en matière d'habitat*, éditions Alphil, Presses universitaires suisses, Neuchâtel.
- KAUFMANN J.-C. (1993). *Sociologie du couple*, P.U.F., Paris, 2003.
- KAUFMANN J.-C. (2007). *Agacements, les petites guerres du couple*, Armand Colin, Paris.
- LEMIEUX D. (2003). « La formation du couple racontée en Duo » in *Sociologie et sociétés*, n° 2 Vol.35, pp.59-77.

# La part du père ou ce qu'il en reste dans les familles contemporaines

Jean-Pierre DURIF-VAREMBONT

**A**u cours d'un entretien où nous abordions leur relation, un monsieur s'adresse en ma présence à son fils en lui demandant comme à son habitude ce qu'il aimerait faire avec lui. Devant la réaction désabusée de ce grand adolescent (« je sais pas, moi ! ») je leur demande si ça se passe toujours comme cela entre eux, ce qu'ils confirment. Ce père, que je connais depuis longtemps, fait le copain de son fils, sans jamais dire, lui, ce qu'il désire faire avec son fils, en réaction à son propre vécu d'un père autoritaire qui ne lui laissait jamais le choix sinon celui de se soumettre ou de se révolter. Qu'il renvoie cet adolescent sans cesse à lui-même fonctionne comme une sorte de pousse à l'auto-fondation devenant vite insupportable pour lui. Cette situation clinique, illustrant ce que j'appelle la dé-métaphorisation *soft* de la fonction paternelle, n'est pas rare et permet de comprendre le recours à la violence de certains adolescents en attente de rencontrer enfin un père qui manifeste sa préoccupation paternelle primordiale, un père qui dirait : « Viens, j'ai envie de faire cela avec toi » ou « voici ce que j'ai à te dire », moyennant quoi le fils pourrait se situer en répondant selon les cas : « oui, chouette », ou « non, ce sont des trucs de vieux, ça ne m'intéresse pas ».

**La préoccupation paternelle primordiale constitue l'envers de la préoccupation maternelle primaire.**

Nos consultations de psychologues se remplissent de mères ou de pères venus se plaindre des effets de ce que je qualifie avec d'autres (RACAMIER P.C., MARCELLI D., LEBRUN J.-P.) d'une situation relationnelle incestuelle. Pour moi, l'incestuel se caractérise par l'éviction du principe du Père, c'est-à-dire d'une autorité légitime autre que celle de la mère. Concrètement, cette éviction passe par l'invalidation par une mère de toute autorité symbolique qui pourrait intervenir auprès de son enfant, que cette autorité soit un père, un beau-père, une belle-mère, un grand-parent, une autre femme, l'école... ou un psychologue. S'il n'y a qu'elle qui sait ce qui est bon pour son enfant, qui décide de tout, alors le principe du Père comme référence autre que le bon plaisir ou la volonté de la mère cède la place à la négociation et à la contractualisation permanente entre eux.

Telle mère se plaint d'être collée par son garçon de 4 ans devenu infernal dès qu'il s'agit d'aller se coucher le soir, situation qu'elle a elle-même mise en place depuis des mois en excluant le père à moins que ce soit lui qui s'en soit exclu pour diverses raisons notamment conjugales, telle autre vient demander conseil pour sortir de la tyrannie de sa fille tout en récusant toute intervention qui n'irait pas dans son sens. Les pères aussi peuvent fonctionner ainsi, même si l'éviction du principe du Père peut prendre d'autres formes. Je me souviens d'un père divorcé qui vivait seule avec sa fille de 12 ans. Il se plaignait qu'il était « obligé » de négocier ses sorties avec elle. Elle prétendait qu'elle lui suffisait à la maison et l'empêchait de se remarier. Il l'a laissé faire sans la remettre à sa place et ne faisait aucune mention de la position de la mère, son ex-femme, sur ce lien particulier entre le père et la fille. En écoutant ces parents en souffrance me parler des affres de leur rapport à leurs enfants, je pense à beaucoup d'autres rencontrés au cours de mes consultations, qui me donnent cette impression d'avoir à se débrouiller seuls avec leurs enfants alors qu'il ne s'agit pas toujours de ce qu'on appelle habituellement une famille monoparentale. Ils semblent liés de façon duelle sans tiers pouvant être d'un recours quelconque ou en ayant une position propre, c'est-à-dire différenciée. Qu'ils vivent ensemble ou non, chaque parent se débrouille comme il peut avec l'enfant qu'il a, et quand il n'en peut plus, il passe la main à l'autre parent qui reprend une relation duelle en parallèle. Tout se passe comme si l'enfant avait deux fois un seul parent.

## Repenser la clinique du couple et de la famille

Que ce soit dans des dispositifs thérapeutiques ou de prévention, nous sommes régulièrement les témoins de ce décroisement des fonctions maternelles et paternelles, c'est-à-dire de certaines défaillances de la triangulation œdipienne typique de ce que je désigne avec F. HURSTEL comme psychopathologie ordinaire du lien familial (HURSTEL F., 2004). Les travailleurs sociaux et les psychologues sont



sollicités pour y suppléer, que ce soit dans les programmes de soutien à la parentalité<sup>1</sup>, dans des dispositifs d'accueil des enfants et des parents (VASSE D., 1995) ou dans les consultations de pédopsychiatrie (DURIF-VAREMBONT J.-P., 1988). Cette clinique contemporaine du couple et de la famille interroge les réponses des psy qui ont tout intérêt à revisiter les fondements théoriques de leur pratique s'ils veulent éviter de tomber dans les panneaux idéologiques ou militants comme on l'a vu dans les débats français sur le mariage pour tous. Dans le cadre limité de cet article, je propose ici d'en explorer quelques pistes en me centrant sur la place du père qu'on peut considérer comme un bon analyseur de cette clinique.

Dans le domaine du couple et de la famille, les temps ont changé, nous ne sommes plus dans le même contexte social, culturel et économique qu'au moment de la naissance de la psychanalyse et de la plupart des sciences humaines et sociales. Ainsi, le remplacement de l'autorité paternelle par l'autorité parentale conjointe, la disjonction du sexuel et de la parenté, l'apparition de nouvelles manières de faire couple et de devenir parents, une certaine redistribution des rôles entre les femmes et les hommes, constituent une nouvelle donne pour l'advenue des sujets et la construction des liens (CASTELLAN-MEUNIER C., 2002). Décompositions et recompositions familiales, mono parentalité, homoparentalité, ont remplacé en partie la famille nucléaire traditionnelle qui était la configuration majoritaire du temps de FREUD, même si lui personnellement a vécu dans une famille recomposée.

<sup>1</sup> En décembre 2006, le Comité des Ministres des Etats membres de l'Union Européenne établissait « une recommandation relative aux politiques visant à soutenir une parentalité positive »

Rien ne permet à priori d'évaluer si ces changements ont des effets structurants et facilitateurs de la construction subjective et du lien social, ou des effets pathologiques et destructeurs, ce que peuvent laisser entendre certains discours nostalgiques dénonçant l'évanescence des formes traditionnelles de l'autorité et des garants symboliques, en particulier en ce qui concerne la place et la fonction du père qui ne peut plus appuyer sa légitimité sur un patriarcat remis en cause et en déclin. Ce déclin ne porte pas tant sur la fonction du Père que sur son image dogmatique (TORT M., 2005) qui justifiait toutes les dominations et abus d'autorité producteurs de névroses. La Loi dite du Père dans la théorisation lacanienne y était confondue avec la loi d'un père devenu maître ou tyran<sup>2</sup> alors que LACAN lui-même n'a cessé d'alerter ses auditeurs de façon prémonitrice pour notre temps sur les effets ravageant des figures paternelles se posant « en pilier de la foi ou en parangon de l'intégrité et de la dévotion ». L'évanescence de ce modèle patriarcal dans une société plus matriarcale nous oblige à renouveler l'approche de cette fonction et de la place des pères concrets dans la variation des configurations familiales. Par ailleurs, les ethnologues (LÉVI-STRAUSS, HÉRITIER F.) et les sociologues (THÉRY I., 1998, GODELIER M., 2004) nous aident à distinguer le caractère relatif et contingent de ces changements par rapport aux dimensions de structure : la transmission des conditions de la différenciation subjective reste essentielle aux humains à travers la dimension structurante du complexe d'Œdipe.

<sup>2</sup> J'ai déjà évoqué cette confusion dans mon texte *Le sujet du désir et la loi dite « du père »* paru dans *Canal Psy* n°43, avril-mai 2000.

Cette clinique contemporaine nous oblige en tous cas à repenser ce qu'il en est des fonctions parentales en les distinguant des rôles sociaux par lesquelles elles s'exercent, des relations réelles qui les incarnent, des figures identificatoires qui les médiatisent, des imagos qui en restent dans le psychisme.

### **L'enfant au centre de la famille : l'autorité de l'infantile**

Beaucoup de parents d'aujourd'hui sont en difficulté pour assurer leurs fonctions. Confrontés au brouillage des modèles de l'autorité qu'ils ont connus enfants, ils ne se sentent plus légitimes pour intervenir en interdisant et en permettant, attendant que l'enfant renonce de lui-même à l'omnipotence infantile décrite par WINNICOTT, laissant s'installer une inversion des places où c'est l'enfant qui se doit d'être le garant des interdits. Certes les idéaux démocratiques de la société libérale amènent à concevoir l'enfant comme une personne à qui parler à égalité de sujet mais lorsque cette égalité est confondue avec une symétrie des places, l'enfant devient un partenaire avec qui l'adulte tuteur peut passer des contrats, en oubliant l'antécédence des parents dans l'ordre de la parole et du langage.

Dans une société pédocentree, le culte de l'enfance a supplanté celui des ancêtres : les enfants se retrouvent ainsi au centre de la famille, appelés à se « parentifier », à cimenter le couple dans ses avatars conjugaux, à réaliser pleinement le contrat narcissique au risque de devenir rois ou victimes. Ne pouvant plus prendre le temps de l'inachèvement et de la dépendance, l'enfant d'aujourd'hui doit porter un prénom original à tout prix, être performant, marcher ou être propre avant les autres, bref soutenir la comparaison, c'est-à-dire le narcissisme parental. Le « his majesty is baby » formulé par FREUD serait-il devenu « his majesty is child » ? L'idéalisation contemporaine de l'enfance n'a d'égale que la difficulté de certains parents de laisser la place à leurs enfants en se poussant d'un cran dans l'arbre généalogique, soit à laisser s'accomplir **la permutation symbolique des places** (LEGENDRE P. et A., 1990).

Quand l'enfant se retrouve au centre de la famille et non pas à sa périphérie, le lien de filiation, plus solide que les liens conjugaux, fonde l'alliance des parents (DURIF-VAREMONT J.-P., 2004, 2007) au lieu que ce soit le désir et l'engagement du couple qui fonde une famille, en s'appuyant sur l'institution sociale et juridique de la parenté. N'assistons-nous pas de nos jours de plus en plus à l'inverse ? Lorsque l'enfant devient chef de famille, le risque est que l'autorité parentale soit remplacée par l'autorité de l'infantile (MARCELLI D., 2003), y compris celui qui persiste psychiquement dans chaque parent sous la forme du narcissisme primaire. Quand un parent a plus besoin de son enfant que d'un autre objet de désir et de relation, il fait tout pour se faire aimer de lui, pour ne pas être abandonné, quitte à le séduire en établissant des liens narcissiques et incestueux où aucun autre ne peut faire tiers. Qui peut se mettre à cette place et à quel prix, qu'il soit le père, le beau-père ou la belle-mère ? Car il ne suffit pas d'arriver en troisième pour incarner la fonction du tiers, encore faut-il y être appelé par la mère et suffisamment étayé par le registre juridico-

institutionnel. Penser que seul le père fait office de tiers fait partie des confusions qui permettent de justifier bien des perversions alors que dans une famille, chacun peut être amené à faire tiers pour les autres par sa présence désirante. C'est aussi confondre des registres qui s'entremêlent dans la vie concrète des familles et qu'indique la différence des mots dans le langage : le papa, le père, la fonction paternelle, le Nom-du-Père. Du côté des parents, l'enjeu est celui du croisement des fonctions maternelle<sup>3</sup> et paternelle car le terme même de parents implique que l'une ne va pas sans l'autre (LEBRUN J.-P., 2011).

### **Du croisement des fonctions parentales**

**Le père est désigné par la mère et institué par le groupe social.** Aucun père n'est père tout seul, et sans doute encore moins que la mère qui peut le faire croire du fait de son lien biologique, lien qui lui permet habituellement d'étayer la préoccupation maternelle primaire. Le père est l'homme d'une femme qui le désigne comme tel selon la loi et cette désignation n'est pas sans l'affecter, qu'il soit le géniteur ou non, son mari ou son compagnon, comme le montrent très bien les cas de l'adoption et des procréations médicalement assistées. Un père tire donc sa légitimité d'un double étayage : social et relationnel, mais quand l'étayage social traditionnel du patriarcat s'estompe, le risque est de réduire sa légitimité à ce qu'en autorise l'état de son couple avec la mère, à moins que l'évolution de notre société construise un autre modèle de légitimité institutionnelle comme on l'a vu dans l'élaboration juridique de nouveaux droits pour les beaux-parents.

Que l'autorité paternelle se reçoive d'une femme n'implique nullement que l'homme ainsi désigné soit assigné au seul rôle dévolu ou exigé par celle-ci mais c'est le risque (JULIEN P., 1991). Dans la clinique quotidienne, il a toujours lieu d'écouter ce qu'une femme attend de son homme comme père et qui est toujours significatif de l'état des lieux œdipiens tout autant que du lien conjugal : faire de lui son bras armé ou le père fouettard sans position propre, le traiter comme son premier enfant (avec sa propre complicité), l'empêcher d'intervenir comme condition pour rester son amant, surtout ne rien lui demander d'autre que d'être un père nourricier. Elle peut aussi attendre son aide pour se dégager du trop de pouvoir qu'elle pourrait prendre sur leur enfant. Celui-ci aussi cherche à s'appuyer sur sa présence tendre et ferme pour se débrouiller avec cette mère-ci. Tout enfant en appelle à un-père dans la vie réelle tout autant que dans sa vie psychique, quelle que soit la configuration familiale.

**Un père est le père d'un enfant**, qui l'appelle à le reconnaître comme son fils ou sa fille, à faire le père aussi. L'appel au père, parfois désespérément, est constitutif de la paternité et du lien de filiation, comme nous le montrent maintes œuvres littéraires et cinématographiques. Cliniquement, la question qui importe pour un sujet est : qu'est-ce qu'avoir eu ou non un père dans la vie ? Elle s'entend par exemple dans une plainte comme « mon père ne m'a jamais regardée », dans le constat d'une rencontre qui n'a

<sup>3</sup> Je n'aborde ici la fonction maternelle que dans sa dimension symbolique de référence au père.

jamais eu lieu : « J'avais un père qui ne parlait pas, il travaillait tout le temps. C'était le mur du silence », ou dans l'élaboration de ce qui en était attendu : « un père, finalement, c'est quelqu'un qui m'aurait dit ce qu'il pense, ce qu'il veut, moyennant quoi j'aurais pu me positionner ». Un père est appelé à répondre d'un fils ou d'une fille sur fond de transmission trans-générationnelle : le complexe d'Œdipe se déploie sur trois générations et s'actualise à la fois dans la relation de couple et dans les liens de filiation.

**Dans la vie, heureusement, il peut y avoir plusieurs pères dans des registres différents** : un géniteur, un père de naissance, un père de nom, un père du quotidien que les enfants appellent souvent « mon vrai père » (à condition qu'il soit aussi « vrai » pour la mère), un éducateur rencontré à ce niveau, le psychanalyste dans le transfert. Toutes ces figures soutiennent les dimensions réelles, symboliques et imaginaires du Père. Des affaires récentes d'hommes revendiquant plusieurs années après la naissance d'un enfant une paternité sous prétexte d'être le géniteur ont montré que notre société est capable de soutenir la dimension symbolique du lien de filiation. Des décisions de justice ont débouté ce genre de demande en confirmant au nom de « la possession d'état » que le père est bien cet homme qui depuis des années est présent avec la mère dans la vie de l'enfant, ce mec qui n'est pas seulement « entre eux » mais surtout « avec eux ».

Un père réel s'inscrit donc dans la transmission et dans un désir de transmettre : par ce qu'il fait ou non, par sa manière d'agir avec les autres, femmes, hommes et enfants, il témoigne de ce qui fait vivre un homme en société, donne un exemple du rapport Homme/femme, incarne une figure de la virilité, soutient l'interdit de l'inceste et de la violence meurtrière à condition d'y être obéissant lui-même.

Non réductible à la fonction de père sévère à laquelle on veut parfois le réduire au risque qu'il devienne un persécuteur, **le père contemporain est ainsi appelé par les deux à être témoin, passeur, soutien, interdicteur, conciliateur, médiateur**. Il en a souvent le désir mais c'est beaucoup pour un seul homme. L'on peut comprendre alors la nécessité pour tout homme devenant père d'accepter qu'il ne sera jamais à la hauteur de sa tâche et peut-être, non parfois sans quelque jalousie, que d'autres pères le relaient. Le père ordinaire est en effet un père toujours suffisamment défaillant car aucun père n'est le Père, ce père absolu et tout-puissant dont FREUD indique dans *Totem et Tabou* la nécessité de le tuer pour se constituer comme « fils de ». Ce père originaire, le seul qui ne serait pas lui-même un fils, il vaut sans doute mieux qu'il reste au ciel comme Prévert en faisait le vœu quand on constate les effets délétères de son incarnation concrète en tyran domestique. La clinique des psychoses questionne bien la part du père dans la genèse des troubles psychiques les plus graves, quand l'identification massive à un père idéalisé ou l'amour excessif pour l'une de ses figures apparaît comme la seule solution pour échapper à une mère toute-puissante.

La défaillance est de structure car tout père est un fils faisant office de père pour un autre fils, mais pas de la même génération, ce que ne manque pas de questionner les enfants quand ils découvrent que leur père n'est pas

le frère de leur mère et qu'il a d'autres parents, connus ou non. A l'adolescence, cette défaillance de structure, qui n'est pas équivalente à une absence de fiabilité, aide à la chute du père imaginaire idéal de l'enfance nécessaire à la refondation des liens généalogiques : le fils remet le père à sa place pour trouver la sienne en le dépassant, en le rendant minable, en s'opposant, mais aussi en s'en faisant le complice dans une virilité suffisamment partagée. Le père réel n'a pas d'autre choix que de laisser s'accomplir ce complexe du minable, version moderne du meurtre symbolique du père : tuer le père pour tu es mon père, pour le faire sien en subjectivant le lien de filiation. Le meurtre symbolique du père ne tue habituellement pas le papa sauf quand son échec ne laisse pas d'autres possibilités que de l'agir dans la réalité du parricide. Il y a bien des voies pour rendre possible cette opération mais elle est sans doute plus facile quand ce père n'est pas socialement humilié ou disqualifié par sa femme ou ses propres parents. Mettre le doigt sur les transgressions du père ordinaire, comme les enfants le font souvent en voiture, est aussi une manière de dés-identifier la Loi de celui qui n'en est que le représentant et surtout pas son origine.

### Le père est un fils devenant un papa

Chaque père est un ancien petit garçon devenant un papa. L'enfant qui le fait père est la conséquence de son désir et de sa parole, de ses relations sexuelles, même lorsque cet enfant n'est pas le fruit direct de celles-ci. Un homme ne naît pas père, il le devient dans la suite d'une construction psychique organisant ses modes de jouissance, son rapport aux angoisses et aux fantasmes, sa bisexualité psychique, ses identifications. Son style de papa n'est pas sans rapport avec la manière dont il été un petit garçon, puis un adolescent, pour son père et sa mère ou pour ceux qui en ont tenu lieu. La rencontre avec le masculin d'un père est aussi fondatrice pour un garçon devenant père que celle du féminin pour une fille devenant mère. (CLERGET J., 2008).

Devenir père à l'annonce de sa femme enceinte, ou y être appelé par un rapport nouveau à une femme qui a déjà des enfants d'un autre couple, ouvre toujours sur des relations d'inconnu. Dans les groupes de père que j'animaient en maternité, le sentiment de ces hommes d'être démunis revenait comme une constante. Devenir papa, tout comme devenir mère, sollicite un certain remaniement des instances psychiques qui pourra se faire ou non. Ces hommes étaient engagés dans leur désir et dans la responsabilité qui s'ouvrait devant eux, non sans angoisse parfois. D'autres se barrent en courant, ce qui est la grande crainte des femmes enceintes, exprimée sous cette forme ou sous d'autres plus subtiles, par exemple dans le souci de renforcer le lien de couple par la participation de leur homme aux préparations à l'accouchement et à celui-ci. Quel homme n'a pas été partagé entre le désir d'y répondre et d'en être pour commencer à inaugurer sa paternité avant la naissance, et la crainte de défaillir devant une telle expérience engageant son corps dans un rapport émotionnel intense à la vie, à la mort et au sexe ? D'où la responsabilité des professionnels de la périnatalité dans l'accueil et l'accompagnement du devenir père.

Un homme est dans un rapport asymétrique à l'enfant vis-à-vis- de la femme qui l'a porté. Il n'a pas le même corps, le même appareillage sexuel, les mêmes fantasmes, les mêmes ressentis. De l'autre côté de la sexualité, il inaugure sa relation à l'enfant d'un point de distance alors que la mère l'inaugure d'un lieu de corps à corps nécessaire à la préoccupation maternelle primaire et à l'établissement du lien précoce. Son trajet consiste à se rapprocher, à s'y mettre. **Cette mise du père aide la femme à transformer ce lien en relation d'objet** mais il ne suffit pas d'arriver en troisième pour que cette deuxième naissance (être né aussi du père) se fasse. Inter-venir suppose des conditions de son côté qui ne sont pas évidentes, comme celles de faire crédit à la mère, de ne pas rapter l'enfant à son profit, de s'ouvrir au féminin en soi, de sortir suffisamment des stéréotypes de la parade virile, de ne pas tout savoir, de trouver son style de père sans le confondre avec une posture de maître. Tout homme va ainsi devoir confronter son imaginaire d'homme aux aléas de sa paternité.

Chaque homme devenant père, ou occupant cette place, est mis à l'épreuve de son désir, de sa sexualité, du narcissisme et de la castration. Démuni, il fait ce qu'il peut en accomplissant un parcours balisé par des prescriptions sociales, des impératifs familiaux, de multiples figures et modèles. La paternité relève à la fois un travail psychique et corporel et d'un trajet de vie infini venant broder une histoire dans un ordre symbolique engageant la parole et le lien quelles que soient les configurations familiales. Réfléchir à la place du père aujourd'hui suppose alors de distinguer le papa dans sa présence au quotidien des rôles qu'une société ou un groupe familial lui assigne, de la place qu'il occupe et de la fonction qu'il supporte dans la vie psychique, notamment inconsciente.

### **La mère suffisamment bonne et la métaphore paternelle**

Une femme n'acquiert sa fonction de « mère suffisamment bonne » et continue de l'assumer qu'en **se référant à un autre** qui compte vraiment : un autre que l'enfant oriente son désir, impossible donc pour lui de combler son manque, d'être le phallus. Un autre concret peut incarner cet impossible pour le garçon comme pour la fille, ou autre chose qui vient signifier pour l'enfant que sa mère n'est pas que sa mère mais aussi une femme sexuelle désirante ailleurs, ce qui permet à l'enfant qui grandit de rencontrer le féminin dans sa mère. Elle n'a pas que l'enfant qui l'occupe ou la préoccupe : il lui arrive de faire attendre, de refuser les demandes de l'enfant, de faire des erreurs, d'être passionnée par son travail, par un sport ou par une activité artistique. Cette mère n'est pas toujours adéquate : elle répond, mais pas toujours, à bon escient, aux demandes et exigences de l'enfant. Elle est donc dans un écart dès les relations primaires participant elle-même à la fonction paternelle dans l'archaïque (DURIF-VAREMBONT J.-P., 2004). Parce qu'elle n'est « **pas toute-mère** » elle introduit la métaphore paternelle comme signifiant un ailleurs de son désir.

Le Tiers relève d'une logique signifiante plus que d'une succession chronologique. Ce signifiant du manque dans

le désir de la mère permet que se produise la signification phallique. Ce que LACAN désigne du **Nom-du-Père**, différent du patronyme, est à entendre comme un signifiant métaphorique indiquant dans l'inconscient le manque pour le désir à travers le jeu de la substitution des objets phalliques dans un nouage du corps et du langage, nouage qui fait défaut dans les psychoses. La métaphore paternelle est aussi le fait de la mère et ne se réduit pas à ses figures masculines, ce qui ne veut pas dire que ces figures n'ont aucune importance dans la vie psychique, mais les absences dans la réalité familiale ne sont pas équivalentes à des carences symboliques (HURSTEL F., 1987).

### **Le père dans le complexe d'Œdipe moderne**

Du coup, ce dont nous avons à nous occuper d'un point de vue clinique, c'est la place du père dans ce que la psychanalyse nous a appris à repérer sous le terme du complexe d'Œdipe. En quoi donc les métamorphoses de la famille affectent la structure œdipienne qui suppose logiquement la différence des sexes et des générations à partir de la problématique phallique et de ses enjeux de castration ? Le repérage précis permis par la théorie et l'expérience de la psychanalyse doit nous permettre de pas rendre équivalente la carence de la fonction paternelle et l'absence d'un père réel, l'homosexualité des parents et l'effacement du signifiant phallique dans un déni de la différence des sexes. Ainsi nous pouvons remarquer que le terme de coparentalité produit pour justifier une pratique sociale est une tautologie car on n'est jamais symboliquement parent tout seul. La question est plutôt de savoir si un enfant dont les parents sont de même sexe est autorisé à entrer dans le complexe d'Œdipe, c'est-à-dire à devenir un sujet sexué et désirant en dehors de sa propre famille. La réflexion sur les enjeux et difficultés éventuelles de l'homoparentalité suppose de sortir de l'assimilation simpliste et exclusive du père comme tiers et de prendre en compte les effets de la référence phallique chez les homosexuels comme on le fait pour les hétérosexuels, que ce soit dans leur rapport amoureux, dans leur désir d'enfant et dans l'éducation au quotidien (DUCOUSSAU-LACAZE A., 2004, CLERGET J., 2008)

Avec les aléas des ruptures et des recompositions familiales, la durée d'engagement du couple se retrouve en décalage avec la durée de prématurité du petit d'homme, le temps nécessaire à son autonomie psychique, affective et sociale étant beaucoup plus long que le temps parental. Il arrive que le complexe d'Œdipe moderne se joue dans l'instabilité des fonctions parentales, de façon partielle ou interrompue, réparties sur divers personnages qui les soutiennent plus ou moins selon les aléas des relations sentimentales ou des affinités des adultes entre eux et avec l'enfant. Beaucoup s'en débrouillent très bien, inventant de nouvelles façons de faire famille sans que la structuration œdipienne en soit automatiquement chamboulée. L'Œdipe occidental s'appuie moins sur l'organisation de la famille nucléaire, c'est un fait, mais remarquons qu'il y a bien d'autres configurations familiales dans le monde qui soutiennent la structure œdipienne comme on le voit dans l'Œdipe africain (ORTIGUES M.-C. et E., 1966) ou mélanésien.

En réaction à une certaine évanescence du Père supposée livrer l'enfant à la toute-puissance maternelle (« Big Mother » comme le dénonce Michel SCHNEIDER dans son livre éponyme) notre société a privilégié ces derniers temps une représentation normative du père, celle du père capable de soutenir une limite au désir incestueux et d'être l'agent de la castration. Cette version du père correspond au deuxième temps de l'Œdipe, celui qui précisément prenait le devant de la scène à l'ère du patriarcat. Elle est nécessaire mais n'épuise pas la fonction paternelle. Beaucoup d'hommes et de femmes refusent à juste titre cette réduction et tâtonnent pour passer à une autre version, celle du père donneur, permissif, qui aide son enfant à trouver son propre désir, quitte à s'opposer à sa femme ou à trouver un compromis. Le père qui incarne l'alliance entre le désir et la Loi (LACAN, 1960) constitue ce troisième temps de l'Œdipe qui manque à beaucoup d'enfants et d'adolescents dit « difficiles ». Ces deux versions du père sont les deux faces de la même pièce : le père donneur est celui qui compense la renonciation à la jouissance immédiate par l'offre d'une identification idéalisante. Parce qu'il sait l'incarner et en témoigner, il donne au sujet une certaine stabilité narcissique en lui transmettant le droit de désirer son propre désir, de trouver sa propre voie.

Ce qui reste du père à l'époque hypermoderne, comme le propose RECALCATI M. (2014) passe par le témoignage singulier, radicalement dissocié de tout Idéal total et de tout savoir absolu dont on a expérimenté récemment les pouvoirs de l'horreur quand il s'incarne dans l'absolu d'un Maître. Si la fonction paternelle concerne l'inter-dit, c'est pour permettre la vie et non la tyrannie de la pulsion mortifère. Il y a quand même des hommes qui s'inscrivent sans trop de problèmes dans cette perspective, la revendiquent même, assumant leur place dans la transmission dans cet « impossible » de l'éducation. Sans le savoir, ils suivent cette belle maxime de Pascal QUIGNARD dans son livre *Vie Secrète* : « on transmet ce qu'on ignore avec ce que l'on croit savoir ».

Jean-Pierre DURIF-VAREMBONT,  
Maître de conférences-HDR, CRPPC,  
Université Lyon 2

## Bibliographie<sup>1</sup>

- CASTELLAN-MEUNIER C. (2002). *La place des hommes et les métamorphoses de la famille*, P.U.F., Paris.
- CLERGET J. (2009). *Comment un petit garçon devient-il un papa ?* Eres, Toulouse.
- DELUMEAU J. et ROCHE D. (1990). *Histoire des pères et de la paternité*, Larousse, Paris.
- DE NEUTER P. (2015). «Réflexions sur les fonctions du père dans les familles d'aujourd'hui», in *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, n°54, pp.119-133.
- DUCOUSSAU-LACAZE A. (2004). «A propos du père dans la parentalité lesbienne», in *Le Divan Familial*, n°13, pp.29-42.
- DURIF-VAREMBONT J.P. (1988). «Quand les mères seules demandent à un psychothérapeute homme de fournir une image de père à leur enfant», in *Dialogue* (3e trimestre 1988), n°101, pp.105-112.
- DURIF-VAREMBONT J.P. (2004). «Quand la filiation n'est plus fondée sur l'alliance», in *Le Journal des Psychologues*, n°214, pp.63-67.
- DURIF-VAREMBONT J.-P. (2004). «La fonction paternelle dans l'archaïque», in *L'Evolution Psychiatrique*, n°69, pp.279-289.
- DURIF-VAREMBONT J.-P. (2007). «Liquidité des liens conjugaux et résistance de l'enfant», in *Cliniques méditerranéennes*. 2007/1, n°75, pp.145-156.
- GODELIER M. (2004). *Les métamorphoses de la parenté*. Fayard, Paris.
- HERITIER F. (1985). *La cuisse de Jupiter*. Édit. L'Homme.
- HURSTEL F. (2004). «Psychopathologie ordinaire du lien familial», in *Journal des psychologues*, n°213.
- HURSTEL F. (1987). «Mon papa ou la lourde absence-présence des pères dits carrent», in *Dialogue*, n°98.
- JULIEN P. (1991). *Le manteau de Noé, essai sur la paternité*, Desclée de Brouwer, Tournai.
- LACAN J. (1960). «Subversion du sujet et dialectique du désir», in *Ecrits*, Le Seuil, Paris, 1966.
- LACAN J. (1957-58). «Les formations de l'inconscient», in *Le Séminaire, Livre V*, Le Seuil, Paris, 1998.
- LEBRUN J.-P. (2011). *Fonction maternelle, fonction paternelle*. Fabert. Disponible en ligne Yakapa.be
- LEBRUN J.P. (1997). *Un monde sans limite. Essai pour une clinique psychanalytique du social*, Erès, Toulouse.
- LEGENDRE P. et A. (1990). *Filiation. Fondements généalogiques de la psychanalyse*, Fayard, Paris.
- MARCELLI D., (2003). *L'enfant chef de famille. L'autorité de l'infantile*, Albin Michel, Paris.
- ORTIGUES M.-C, et E. (1966). *Œdipe africain*, Plon, Paris.
- RACAMIER P.-C. (1995). *L'inceste et l'incestuel*, Les éditions du Collège, Paris.
- RECALCATI M. (2014). *Ce qui reste du père. La paternité à l'époque hypermoderne*, Toulouse, Eres.
- THÉRY I. (1998). *Couple, filiation et parenté aujourd'hui. Le droit face aux mutations de la famille et de la vie privée*, Odile Jacob, Paris.
- TORT M. (2005). *Fin du dogme paternel*, Denoël, Paris.
- VASSE D. et coll. (1995). *Se tenir debout et marcher. Du jardin œdipien à la vie en société*, Gallimard, Paris.

<sup>1</sup> Ne sont indiqués ci que quelques-uns des travaux très nombreux sur la fonction paternelle et sur le père dans les familles d'aujourd'hui.

# Sortir du trou noir de l'histoire

Marianne FOLLET

« [Créer] de toutes pièces, à contre-courant du monde et de sa cruauté, une situation dans laquelle un enfant existe (...).

*Pour que nous-mêmes sortions du noir de cette atroce histoire, de ce trou noir de l'histoire. »*

Georges DIDI-HUBERMAN, *Sortir du noir*

« Elle lui avait offert cela, peut-être, la gifle des pauvres, l'impérieux besoin de désirer. »

Laurent GAUDÉ, *Eldorado*

J'ai souvent été décontenancée, voire heurtée, par les réflexions qui fusent dans les temps de travail des équipes de périnatalité, de PMI, ou d'intervenants sociaux lorsque nous échangeons autour des grossesses des femmes migrantes :

« - Comment se fait-il qu'elles ne cessent de faire des bébés ? »

« - À croire que le traumatisme augmente la fertilité ! »

« - Est-ce que vous lui avez parlé du planning familial ? »

« - Mme X. est enceinte. Comme si elle n'était pas assez en difficultés comme ça ! »

« - Est-ce un enfant pour avoir des papiers ? »

« - Après celui-là, il faudra sérieusement lui parler de contraception. »

J'ai sans doute été traversée moi-même par ce type de pensées, qui portent en filigrane nos présupposés autour des « conditions requises » pour concevoir un enfant et qui, en rabattant la femme enceinte sur sa qualité de migrante, d'exilée, de sans-papiers, de précaire, d'usager des services sociaux ou de soins ou de mère isolée, peuvent avoir pour effet de la nier dans sa dimension de sujet, et en particulier de sujet désirant. J'ai peu à peu constaté que ces réserves des accompagnants, qui s'expriment particulièrement au moment de l'annonce de la grossesse, et qui n'altèrent en rien par la suite la qualité de leur engagement auprès de ces femmes, pouvaient aussi se penser comme un miroir de l'ambivalence des futures mères, elles-mêmes souvent très partagées lorsqu'elles apprennent qu'elles sont enceintes.

Au sein d'une société comme la nôtre, qui prétend maîtriser la fécondité et dès lors « penser la maternité comme un pouvoir à nul autre pareil permettant la satisfaction d'un désir profond, comme une liberté et l'expérience privilégiée

d'une responsabilité » (BYDLOWSKI M., 2000, p. 17), ces grossesses ne viennent-elles pas s'inscrire en faux par rapport à cet idéal, en ramenant sur le devant de la scène la dimension inconsciente qui accompagne tout désir d'enfant et la part d'ambivalence qu'elle comporte ?

Ces observations, et les mouvements qu'elles suscitent en moi, m'ont poussée vers ce questionnement autour du désir d'enfant chez les femmes migrantes. Après un *focus* sur le positionnement des accompagnants, qui ne saurait se penser seulement en lien avec un point de vue normatif individuel, mais doit nécessairement prendre en compte la dimension groupale et institutionnelle dans laquelle s'inscrit cette *clinique psychosociale* (FURTOS J., 2007), je tenterai d'explorer, à partir de quelques situations issues de ma pratique, les causes et les modalités d'actualisation de l'ambivalence dont témoignent souvent les femmes enceintes accompagnées<sup>1</sup>, et ce que cela vient dire de leur *désir d'enfant* – notion que nous tenterons de « déplier » en cours de route...

Précisons que je suis psychologue clinicienne au sein d'une équipe mobile de périnatalité/précarité, que les familles que nous accompagnons sont logées dans des centres de demandeurs d'asile et d'hébergement d'urgence et qu'elles viennent principalement de pays africains (République Démocratique du Congo, République de Centrafrique, Angola, Nigéria, Guinée Conakry, Cameroun, Djibouti), de pays de l'Est, et plus rarement du Moyen-Orient ou d'Asie. Beaucoup de femmes sont arrivées seules et entrent donc dans la catégorie des mères isolées.

<sup>1</sup> Une telle étude nécessiterait bien sûr d'explorer en parallèle ce qui se joue du côté des futurs pères, mais ni la taille de cet article ni le matériau clinique dont je dispose ne me permettront de le faire ici.

Je les rencontre lors d'entretiens individuels ou familiaux qui ont lieu au sein du foyer d'hébergement. Ces rendez-vous peuvent leur avoir été proposés par l'intervenant social qui les suit ou être à leur initiative, pour celles qui m'ont déjà croisée lors des visites conjointes avec la puéricultrice de PMI, ou dans le groupe hebdomadaire parents/bébés que nous coanimons avec mes collègues de l'équipe mobile – psychomotricienne, infirmière, interne – et avec un intervenant social. Je suis donc en lien étroit avec l'ensemble des professionnels qui gravitent autour de ces familles : ce travail partenarial, interprofessionnel et interinstitutionnel, constitue un élément essentiel du dispositif.

## Du côté des accompagnants

Les médias n'ont cessé ces derniers mois de nous abreuer d'informations autour des flux de migrants aux portes de l'Europe, éveillant selon les cas des manifestations d'empathie ou de peur, suivies du cortège de réactions souvent extrêmes qui peuvent accompagner ces sentiments. Surmédiatisée, l'image d'Aylan, cet enfant kurde retrouvé noyé sur une plage turque, a brutalement mis en exergue la vulnérabilité des enfants victimes des conflits entre les nations et les peuples. Dans ce contexte, les femmes migrantes qui arrivent enceintes dans les structures au sein desquelles j'interviens sont bien accueillies, leur grossesse leur conférant même un surcroît d'attentions de la part des différents intervenants. L'ambivalence, quand elle se manifeste, concerne les « enfants d'après », ceux qui seront conçus ici, dans l'après-coup du traumatisme et de l'exil.

### *Un désir de filiation perçu comme usurpé*

C'est pour ces enfants-là qu'on en vient parfois à douter de l'authenticité du désir maternel. De même que les sociétés occidentales ont développé le « mythe du réfugié menteur », lequel usurperait une histoire traumatique pour obtenir le droit d'asile (ROUSSEAU C., FOXEN P., 2006), de même la future mère s'inventerait un prétendu désir de filiation dans l'optique d'obtenir un titre de séjour : ainsi entend-on souvent parler « d'enfants-papiers » ou « d'enfants-passeports »...

Si cette assertion n'est hélas pas sans fondement – il existe bel et bien des réseaux de « géniteurs » français ou dotés d'un titre de séjour qui monnaient le fait de concevoir et de reconnaître un enfant – elle relève néanmoins d'une certaine méconnaissance du système actuel : obtenir des papiers par le biais de la procréation est loin d'être aujourd'hui une sinécure<sup>2</sup>. Mais elle a surtout le pouvoir

2 En ce qui concerne le statut de « parent d'enfant français », la Préfecture procède maintenant à des contrôles y compris sous forme d'interventions au domicile, le père ayant reconnu l'enfant devant prouver qu'il s'en occupe. Quant à la circulaire Vals qui pourrait permettre d'obtenir un titre de séjour à des personnes présentes depuis plus de 5 ans sur le territoire français et qui font acte d'intégration, notamment par le biais de la scolarisation de leurs enfants, les conditions d'obtention sont en train de se durcir également.

terrifiant de faire totalement l'impasse sur la question du désir, et de retirer du même coup, au cœur même du signifiant « *d'enfant-papiers* », la dimension charnelle qui préside à l'acte de concevoir, porter et mettre au monde un bébé, en même temps qu'à l'enfant qui en est le produit.

Car quand bien même l'enfant amènerait avec lui le sésame d'une inscription possible dans le pays d'accueil, ne peut-on pas considérer qu'il est d'abord et avant tout porteur d'un projet de vie et de transmission, qui découle du projet migratoire et des conditions souvent très diverses qui ont pu le susciter, et dont la dimension désirante ne saurait être absente ?

### *« Eugénisme psycho-social » et culpabilité des accompagnants*

Alors, comment comprendre cette forme d'*eugénisme psycho-social* des travailleurs sociaux et des soignants qui affleure régulièrement dans cette clinique de l'exil – dans une moindre mesure peut-être que pour les mères présentant des troubles psychiatriques avérés, mais de manière néanmoins patente ? À quelles sources vient-elle s'alimenter ?

Les accompagnants, qui se retrouvent en première ligne face à des femmes sans papiers, sans hébergement, sans ressource, sans famille, sont en permanence renvoyés à leur impuissance et à leur culpabilité et confrontés à des situations qui mettent à mal leurs valeurs professionnelles et l'idéal qui les a conduits à exercer leur métier. Je ne compte pas le nombre de situations où des travailleurs sociaux m'ont fait part de leur désarroi au moment de « remettre à la rue » des familles déboutées de la demande d'asile, soulignant l'écart entre la réalité de leur métier et les raisons pour lesquelles ils l'avaient choisi. La présence de femmes enceintes et d'enfants en bas âge étant toujours perçue comme la ligne rouge à ne pas franchir... et qui ne cesse de l'être ! Moi-même confrontée à cette réalité, j'ai pu mesurer la difficulté à continuer à me penser comme « soignante » face à des patientes préoccupées par des questions de survie : où dormir ? Que manger ? Comment continuer à protéger mon enfant lorsque je serai à la rue ?

### *Des enveloppes institutionnelles qui ne sont plus aptes à contenir les fantasmes de meurtre*

Il n'est pas anodin que ces vécus se manifestent de manière particulièrement aiguë en des périodes où les moyens mis en œuvre dans les institutions en charge d'accompagner ces personnes sont globalement en baisse, où les collectifs de travail sont attaqués, où les enveloppes institutionnelles sont souvent trouées, où les personnes décisionnaires se trouvent plus loin du terrain.

Là où les hiérarchies se retrouvent en position d'être les courroies de transmission de politiques d'austérité qu'on leur enjoint d'appliquer – non sans résonance avec un certain discours ambiant qui soutient que « *l'on ne saurait être en mesure d'accueillir toute la misère du monde* » – les professionnels de terrain ont affaire quant à eux quotidiennement à des sujets confrontés à cette misère et son cortège de souffrances physiques et

psychiques. Ce sont eux qui doivent assumer face aux usagers les fins de non-recevoir quant à la question des titres de séjour, du logement, des ressources, des mesures d'accompagnement ou des soins que leur institution ne fournit plus ou moins qu'avant.

Dans ce contexte, l'annonce de nouvelles grossesses serait comme la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Perçu comme « en trop », l'enfant à venir n'est-il pas en effet un bouc émissaire idéal pour servir momentanément de réceptacle à la colère des accompagnants, dans un mouvement de retournement de l'impuissance en toute-puissance, de la culpabilité en agressivité ? Ce fœtus qui n'a pas encore vraiment d'existence légale constitue un bon substrat pour accueillir les fantasmes de meurtre des professionnels, résultat de la « *présence déliante de la pulsion de mort* » qui ne manque pas de se transférer sur eux dans cette clinique hautement infiltrée par le traumatisme et la déshumanisation. Comme le souligne Georges GAILLARD (2010, p.137), « *Le travail de soin, d'accompagnement, etc., opère ses effets mutatifs à proportion de la capacité d'une équipe de donner à la mort une place. C'est dans la mesure où les affects les plus archaïques (les affects meurtriers et mortifères) sont cycliquement présentifiés dans la psyché groupale que la vie "empêchée" a quelque chance de retrouver son cours* »... D'où l'importance de pouvoir reconnaître et mettre au jour ces fantasmes de mort – de même que les fantasmes de réparation qui en sont comme l'autre face, dans une forme de *contre-investissement* – et de pouvoir les partager en équipe, tant pour la santé des accompagnants que pour la qualité de leur accompagnement.

## Du côté des accompagnées

À tout cela vient s'ajouter le fait que les femmes elles-mêmes sont rarement exemptes d'ambivalence en se découvrant enceintes<sup>3</sup>.

### *Une fréquente ambivalence*

Celles que j'ai pu accompagner au début de leur grossesse s'expriment souvent peu sur celle-ci, au point qu'elles ont même parfois du mal à nommer leur état. Ceci n'est pas toujours à entendre comme une difficulté à investir l'enfant à venir, mais peut aussi se comprendre en lien avec d'autres facteurs, en particulier culturels : ainsi, dans certains pays d'Afrique, la grossesse n'est pas annoncée tant qu'elle n'est pas visible, pour ne pas attirer le « mauvais œil » sur le fœtus.

Les femmes enceintes qui me sont adressées ont souvent engagé une démarche en vue d'un avortement : un rendez-vous pris au Centre de Planification et d'Éducation Familiale (CPEF) qu'elles n'ont pas honoré, ou auquel elles n'ont pas donné suite après la première rencontre.

<sup>3</sup> Il va de soi que certaines femmes migrantes sont ravies d'être enceintes et envisagent sereinement leur grossesse : l'exil ne prédispose pas *a priori* et dans tous les cas à une psychopathologie périnatale ! Il s'agit ici de dégager des tendances. J'ai bien conscience aussi que les femmes que je reçois en entretien sont par définition celles qui ont manifesté des difficultés.

Les raisons pour lesquelles elles n'ont finalement pas été jusqu'au bout de ce processus sont difficiles à explorer. Les représentations sociales de la grossesse et de l'avortement dans la culture d'origine entrent certainement en ligne de compte. La question du *désir d'enfant* et de la part que cela peut prendre dans la décision de poursuivre ou non la grossesse, ne semble pas se poser dans ces termes, alors qu'il est souvent fait référence à Dieu en revanche, auquel on convient de « *s'en remettre* » en dernier ressort.

Ce que ces femmes disent de leur grossesse passe donc souvent par le corps, autour de symptômes divers, comme une hypersalivation, des nausées, des vomissements ou une fatigue importante. Celles qui ont déjà été enceintes témoignent du fait que ces manifestations n'étaient pas présentes, ou en tout cas moins prégnantes, lors de leurs précédentes grossesses au pays. Le suivi médical proposé ici, plus soutenu, mais plus invasif, ne semble pas les rassurer véritablement. Elles communiquent peu sur leur vécu au moment des échographies, sinon de manière assez factuelle et le partage des représentations autour du bébé à venir se révèle assez pauvre. Enfin, elles présentent souvent un tableau dépressif, qui se trouve plutôt aggravé par l'annonce de la grossesse, la *transparence psychique* (BYDLOWSKI M., 2001) liée à cet état pouvant entraîner une intensification des symptômes post-traumatiques (troubles du sommeil, cauchemars, douleurs...), des angoisses de perte et de séparation et des inquiétudes pour l'avenir.

C'est à partir de ce tableau global, donc nécessairement caricatural, que je vais proposer des hypothèses sur les causes de cette ambivalence.

### *L'ambivalence liée aux violences subies*

Madame S. :

« *Finalement, ils auront réussi à détruire ma vie* ».

Mme S. m'est adressée par les intervenants sociaux dès son arrivée au foyer. On m'indique qu'elle est enceinte, qu'elle a souhaité avorter, mais s'est ravisée « *suite à un rêve* », qu'elle vient de République Démocratique du Congo, qu'elle est arrivée avec un petit garçon âgé de 2 ans, qu'elle souhaite me rencontrer.

Notre première rencontre sera très dense et très éprouvante. Elle se présente avec son fils, et à peine installée, avant même que j'aie pu poser le cadre de cet entretien, se met à retracer son parcours dans les moindres détails, depuis le décès de son père tué par le régime jusqu'à son propre emprisonnement puis sa fuite, laissant derrière elle un mari blessé, un fils aîné gardé par sa belle-mère qui la déteste, une mère dont elle est sans nouvelles. Elle déroule ce récit sans aucune pause et, en dépit de toutes mes tentatives pour essayer de contenir ce flux de paroles, de l'accompagner de mots pour son fils qui l'écoute couché sur ses genoux, elle poursuit sans tolérer aucune interruption de ma part jusqu'à la fin de l'entretien, ou plutôt jusqu'au moment où elle sort brutalement du bureau, sans explications, me laissant seule avec l'enfant. D'abord interloquée, je me lève pour partir à sa recherche et la retrouve en train de vomir dans l'entrée. La fin de l'entretien se termine dans une certaine confusion : elle fait

tomber son téléphone portable qui explose en morceaux, le petit garçon se met à hurler, elle sort à nouveau pour vomir. Il ne sera pas question de sa grossesse pour autant. Je repars extrêmement préoccupée par cette situation, habitée par un certain malaise, comme si j'avais été placée tour à tour dans la position du bourreau et dans celle du voyeur.

C'est seulement au cours du deuxième entretien que Madame S. évoque sa grossesse, précisant qu'elle ne souhaite pas l'interrompre, pour passer ensuite aux manifestations post-traumatiques dont elle souffre (maux de tête, insomnies, cauchemars) et qu'elle ne comprend pas puisqu'elle est « *maintenant hors de danger* ». Elle a fait des examens, pour elle et pour le bébé : « *Tout va bien.* » Elle montre sa tête et dit : « *Ça veut dire que c'est tout là-dedans ?* » Puis : « *Est-ce que ça va durer toujours ?* ». Et, comme pour conclure : « *Finalement, ils auront réussi à détruire ma vie.* »

Comment comprendre, dans ce contexte d'une nouvelle grossesse non désirée, survenue au cours d'un rapport sexuel en état d'ivresse, la décision – qu'elle exprime clairement – de ne pas y mettre fin ? Faut-il y voir, à rebours de tout ce qu'elle déverse, expulse et épargille lors de notre première rencontre – mots, vomissements, téléphone – le souhait de garder à l'intérieur d'elle cette promesse de vie ? Et à rebours de ce qu'elle dira lors de la seconde, que ses agresseurs n'ont peut-être finalement pas réussi à *tout* détruire, en tout état de cause pas sa capacité à donner la vie ? Comme si face aux menaces de mort, la pulsion de vie, en étayage sur la pulsion d'autoconservation, se manifestait envers et contre tout, comme dans un mouvement pour se sauver après-coup en donnant la vie.

On peut d'ailleurs se demander si ces enfants d'après le trauma, d'après la violence politique, ne seraient pas comme les prolongements de « *l'objet à sauver* » qu'évoque Silvia AMATI-SAS (2002, p. 929), objet qui permet de survivre psychiquement dans un contexte de violence extrême et qu'elle décrit « *comme la représentation d'un lien de réciprocité et d'altérité où il n'y a ni abandon ni trahison* » et comme « *une source potentielle de continuité et de sens* » ?

« *La femme comme champ de bataille* »<sup>4</sup>

Comme Madame S., les femmes congolaises que je rencontre sont pour la plupart arrivées en France suite à des violences politiques : elles ont souvent payé très cher leur opposition au régime. Arrestations, disparitions ou décès de membres de leur famille ; emprisonnement pour elles-mêmes dans des conditions dégradantes et sans jugement ; violences verbales, physiques et sexuelles ; menaces de mort ; évasions immédiatement suivies du départ en exil, sans avoir pu dire au revoir et en laissant parfois des enfants derrière soi.

De nombreux témoignages sur les exactions visant les femmes en République Démocratique du Congo soulignent qu'elles ne sont pas les victimes collatérales d'une guerre

4 J'emprunte ce titre à une pièce de théâtre de Matéi VISNIEC (Actes Sud Papiers, 1997).

qui serait avant tout une affaire d'hommes, mais bien les cibles directes des attaques : « *Leur corps est devenu un champ de bataille. (...) C'est une guerre qui se passe sur le corps de la femme, pour détruire non seulement la femme, mais détruire sa famille, détruire toute la communauté.* » déclare Denis MUKWEGE<sup>5</sup>, gynécologue qui s'est donné pour mission de « réparer les femmes » mutilées dans l'Est du Congo.

Si l'on admet que cette violence a pour cible les liens familiaux et communautaires, en s'attachant tout particulièrement à atteindre les femmes à l'endroit de leur féminin et de leur potentiel maternel, n'est-il pas logique que celles-ci décident de remettre en jeu ce potentiel dès lors qu'elles sont parvenues à se soustraire à cette menace ? Et que la mort reste néanmoins présente dans ces contrées périnatales, la future mère oscillant entre désir de vie et désir de mort, l'avortement envisagé pouvant dès lors se penser comme si le persécuteur interne se réactualisait, réfutant à nouveau le droit à la vie.

On peut noter d'ailleurs que cette menace de mort fantasmatique sur la descendance des femmes violentées ne se réactive pas seulement dans les premiers mois de grossesse, mais prend des formes très diverses tout au long de celle-ci et jusqu'après l'accouchement. Je pense ainsi à une femme congolaise à qui l'on avait prescrit une amniocentèse suite à une prise de sang qui avait révélé un risque de trisomie. Cette femme ne cessait d'évoquer son futur bébé comme « *faisant partie d'un groupe à risque* », ce que je ne pouvais m'empêcher d'entendre en lien avec ses propres activités militantes et les risques qu'elle avait de ce fait encourus. Je pense aussi à ces situations où les liens mère/bébé s'établissent dans une forme de collage « à la vie, à la mort », qui fait souvent envisager des scénarios d'infanticide altruiste aux mères se retrouvant aux prises avec des idées suicidaires.

« *Empêchement d'exil* » et défaut de transmission

Si l'exil n'est pas en soi traumatique, concevoir un enfant, le mettre au monde et l'élever en terre étrangère est une expérience qui convoque nécessairement la question du lien à sa propre famille et à la transmission, ce qui s'avère d'autant plus problématique quand le départ résulte de violences intrafamiliales.

Madame O. :

« *C'est comme si je n'étais pas encore arrivée ici* »

Mme O. vient d'un pays des Balkans. Je la rencontre peu après la naissance de son premier enfant : elle semble perdue, rien ne va de soi et elle est très en demande de prescriptions autour de « comment faire avec le bébé ». Son compagnon ne vit pas au foyer, mais semble assumer sa fonction paternelle lorsqu'il est présent.

Au cours d'un entretien où j'interroge les « *façons de faire chez elle* », elle m'explique alors qu'elle ne souhaite pas élever son

5 Denis MUKWEGE qui soigne les femmes victimes de viols, de violences et de mutilations sexuelles en RDC a obtenu le prix Sakharov pour la liberté de l'esprit en 2014. Ces propos ont été tirés d'une interview sur France Inter diffusée le 20.11.14.



filles selon les coutumes de sa communauté, ni lui apprendre sa langue. Elle lui parlera en français et ne lui raser pas les cheveux comme il se devrait ! Elle précise ensuite qu'elle n'a pas été protégée dans son pays et que quoi qu'il arrive : « *elle mourra en France* ». S'ensuit le récit très douloureux de violences paternelles dont elle garde des séquelles physiques, violences qui se sont intensifiées alors qu'elle refusait un mariage forcé. Elle ajoute que cette union répond à la tradition dans sa communauté. Elle s'est enfuie suite à ce dernier épisode. Elle a de rares échanges téléphoniques avec sa mère, lorsque celle-ci peut se soustraire à la surveillance de son mari qui lui interdit de communiquer avec leur fille.

Au cours des entretiens avec cette femme, je suis assez surprise de constater qu'il m'est difficile de l'écouter : mon esprit s'égaré, je pense à autre chose, je suis ailleurs... et je m'en sens coupable après chacune de nos rencontres. Alors que je cherche à comprendre ce phénomène et à tenter de discerner s'il est à mettre au compte de manifestations contre-transférentielles, c'est elle qui m'apportera la réponse à la fin d'un entretien : « *Vous pourrez me noter notre prochain rendez-vous ? Parce que vous savez, je n'ai pas de tête.* » Je l'interroge sur cette dernière assertion et elle ajoute alors : « *Oh oui, pendant qu'on discute, vous pensez que je suis là, en face de vous ? Mais en réalité, je suis ailleurs.* » Et elle ajoute : « *C'est comme si je n'étais pas encore arrivée ici.* » Comme je lui signifie que je la trouve néanmoins très présente à certains moments, notamment au sein du groupe parents/bébés où elle témoigne d'une grande capacité d'observation sur les autres enfants, repérant finement leurs évolutions d'une semaine à l'autre, elle s'éclaire et dit alors : « *Oh oui, mais là, c'est différent, on est toutes ensemble !* » en ouvrant les bras comme pour mimer la contenance que lui apporte cette groupalité.

Enceinte à nouveau, cette jeune maman décidera d'avorter sans rien en dire à son conjoint : l'intervention est alors programmée, mais le futur père l'apprend et s'y oppose. La suite de cette grossesse se déroule bon an mal an, avec des inquiétudes autour du bébé qui ne grossit pas assez : elle m'explique alors qu'elle a décidé de s'alimenter très peu, « *pas plus d'une fois par jour* ». Nous constaterons aussi que pendant cette période d'incertitude, Madame O., toujours assidue au groupe parents/bébés, peut parfois se montrer disqualifiante à l'égard de son fils, et qu'elle n'est pas toujours protectrice, présentant par exemple ses chutes comme un moyen « *de s'endurcir* ».

Nous sommes là dans une situation où l'exil est le fruit d'une violence à la fois intrafamiliale et intracommunautaire qui semble placer Madame O. dans une sorte d'entre-deux, de non-lieu, situation où elle n'est ni là-bas – qu'elle rejette violemment – ni ici – où elle n'est pas encore arrivée... « *Les expériences migratoires humaines ne sont pas toujours des expériences d'exil, ou plus exactement ce sont des expériences d'empêchement d'exil, c'est-à-dire d'empêchement de traduction et d'empêchement de transmission* » écrit Olivier DOUVILLE (2012, p. 228). Cet empêchement, que l'on perçoit tout particulièrement chez Madame O. à l'endroit de sa place de mère, semble se raviver par moments, à travers des motions agressives inconscientes à l'égard de son fils déjà né, comme de l'enfant à venir. La transmission s'exprimerait alors dans une forme d'identification à la violence paternelle, même si cela n'est pas univoque, puisque Madame O. témoigne en même temps de réelles capacités maternelles, en particulier lorsqu'elle peut s'étayer sur les « commères » du groupe.

## Bibliographie

- AMATI-SAS S. (2002). « Situations sociales traumatiques et processus de la cure », in *Revue française de psychanalyse*, 3/2002 (Vol. 66), pp.923-933.
- BEN SOUSSAN P. dir. (2012). « Préface. Nous vivons à la merci de certains silences » in *Mères et bébés sans papiers : une nouvelle clinique à l'épreuve de l'errance et de l'invisibilité ?* Erès, Toulouse, 2012, pp.70-78.
- BYDLOWSKI M. (2000). *Je rêve un enfant : l'expérience intérieure de la maternité*, Odile Jacob Poches, Paris, 2010.
- BYDLOWSKI M. (2001). « Le regard intérieur de la femme enceinte, transparence psychique et représentation de l'objet interne », in *Devenir* 2/2001, vol.13, pp.41-52.
- CICCONE A., dir. (2012). *La part bébé du soi*, Dunod, Paris.
- DAVOUDIAN C., dir. (2012). « De quoi le corps de la femme enceinte (sans papiers) témoigne-t-il ? » in *Mères et bébés sans papiers : une nouvelle clinique à l'épreuve de l'errance et de l'invisibilité ?* Erès, Toulouse, 2012, pp.70-78.
- DIDI-HUBERMAN G. (2016). *Sortir du noir*, Paris, Editions de Minuit.
- FURTOS J. (2007). « Les effets cliniques de la souffrance psychique d'origine sociale », in *Mental'idées*, n°11, 09/2007.
- FURTOS J. (2011). « La précarité et ses effets sur la santé mentale », in *Carnet Psy*, n°156.
- GAILLARD G. (2010). « Donner à la mort une place. Les groupes institués et la présence déliante de la pulsion de mort », in *Cahiers de psychologie clinique*, 2010/1, n°34, pp.135-154.
- GAUDÉ L. (2006). *Eldorado*, Actes Sud, Arles.
- Maman Blues (2010). « Tremblements de mère », Editions L'instant Présent, Breuillet.
- PIRET B. (2012). « Sans papiers, pas d'amour ? », in *Mères et bébés sans papiers : une nouvelle clinique à l'épreuve de l'errance et de l'invisibilité ?* Erès, Toulouse, pp.45-54.
- ROUSSEAU C., FOXEN P. (2006). « Le mythe du réfugié menteur : un mensonge indispensable ? », in *L'évolution psychiatrique*, vol.71, n°3, pp.505-520.

### *Porter un enfant loin de sa terre natale*

Dans d'autres situations pourtant moins chargées au niveau familial, la question de la transmission est souvent douloureuse : l'absence parentale, l'éloignement du berceau familial et communautaire et la coupure d'avec la terre natale sont particulièrement pesants dans cette période de gestation, qui est par ailleurs un moment propice pour que se réactivent aussi les pertes et les séparations antérieures à l'exil. Ce qui ne peut pas toujours se dire, laissant planer blancs et silences sur les entretiens.

*Madame K. : « J'ai peur ».*

Ainsi en est-il des séances avec Mme K. que je rencontre au début de sa deuxième grossesse. Cette jeune femme de 22 ans m'est adressée par l'intervenante sociale qui la suit : elle aurait le projet d'avorter. Quand je la reçois, elle a pris la décision de garder l'enfant. Je lui demande ce que ça lui fait d'être enceinte, elle répond : « Rien », puis dit qu'elle a mal à la tête et qu'elle dort mal. Bien qu'elle s'exprime très peu, j'apprends néanmoins qu'elle est congolaise, qu'elle a été « violentée », qu'elle a une fille âgée d'un an née au pays. Elle mentionne aussi la présence étayante de sa mère à ses côtés lors de son accouchement et durant les premières semaines de l'enfant. Elle vit maintenant seule au foyer avec sa fille.

Cette jeune femme s'assied face à moi le buste penché en avant, presque pliée en deux – ce qui me donne l'impression qu'elle pourrait écraser l'enfant qu'elle porte – et demeure extrêmement silencieuse. C'est donc à moi que revient la charge de parler, de poser des questions, de relancer. Elle y répond par des regards, des signes de tête, des sourires énigmatiques, parfois quelques bribes d'informations. Un jour où je lui demande si mes questions ou mes paroles l'importunent, elle me répond tout bas : « Non, continue ».

Lors d'un entretien où j'évoque le bébé à venir, elle fait une sorte de petite grimace, mi-sourire, mi-expression de souffrance... Puis elle lâche, comme dans un souffle : « J'ai peur », mais cette phrase est prononcée si bas que je me demanderai presque si je ne l'ai pas inventée ! Mes questions sur cette peur resteront sans réponse.

La séance suivante, alors qu'elle vient d'apprendre à la faveur d'une échographie que l'enfant est un garçon, elle me confie qu'elle préférerait une fille : « parce qu'avec les garçons, il y a toujours des problèmes ». J'évoque alors ses trois frères, elle ne fait pas de liens. Je pense aussi bien sûr au(x) viol(s) qu'elle a subi(s) ; aux pères (absents) de ses deux enfants dont elle ne dit rien non plus, si ce n'est qu'elle ne peut compter sur eux ; à son propre père décédé. Les entretiens continueront ainsi pendant toute la grossesse, puis s'arrêteront assez vite après l'accouchement, mais Madame viendra régulièrement ensuite au groupe parents/bébés.

Je serai fort étonnée que cette jeune maman apparemment si peu en demande fasse la démarche de me recontacter plusieurs mois après avoir quitté le foyer pour me donner des nouvelles de sa situation.

Marqué par les trous et les silences qui constituent la trame de nos entretiens, ce suivi me laisse à penser après-coup que, pendant toute la durée de sa grossesse, Madame K. est venue me confier sa part infantile, voire sa *part bébé* (CICCONE A. *et al.*, 2012), me chargeant de la faire exister par mon regard posé sur elle et par les mots que je mets sur ce qu'elle vit, à l'image de ce qu'une mère fait avec un nouveau-né, un *infans*. Comme si le désir d'avoir un enfant se télescopait avec celui d'être un enfant, ou du moins d'être prise en charge comme un enfant, voire comme un bébé...

« Cet obscur objet du désir »<sup>6</sup>

Ces quelques situations ne contribuent pas à nourrir l'image d'Épinal de la femme enceinte épanouie, arborant fièrement son ventre arrondi comme un étendard de son désir d'enfant. La clinique périnatale nous avait préparés à cette autre face de la maternité et aux « *tremblements de mère* » (Maman Blues, 2012) qu'elle peut susciter. Il n'est donc guère surprenant que l'ambivalence soit au rendez-vous quand la vulnérabilité inhérente à cette période de profonds remaniements psychiques qu'est la grossesse vient se conjuguer avec l'ensemble des difficultés que cumulent les femmes migrantes : l'impact après-coup des violences endurées au pays, les pertes liées à l'exil et à la rupture de l'enveloppe culturelle et familiale, l'incertitude quant à l'issue des procédures administratives engagées pour obtenir un titre de séjour, l'inactivité liée à l'interdiction de travailler, les difficultés liées aux conditions de vie précaires qu'elles ont en France. Autant dire que ces femmes sont en défaut d'inscription : mises au ban de leur propre pays, elles n'ont pas encore obtenu de statut dans cette supposée terre d'accueil qu'est la France – et de fait bon nombre d'entre elles se destinent à rester « sans-papiers ». Enfin, non sans lien avec tous les points précédents, l'enfant qui arrive est rarement conçu dans le cadre d'une relation amoureuse et d'un projet de couple : comme l'expose Bertrand PIRET (2012) dans un article intitulé « Sans papiers, pas d'amour ? » et comme je l'ai constaté régulièrement, ce contexte d'attente et d'incertitudes ne prédispose pas ces femmes à pouvoir investir un autre et s'installer dans un lien, ni à se mettre à leur propre écoute pour reconnaître l'authenticité d'un sentiment amoureux.

Et pourtant, ces femmes mettent au monde des bébés... Comment comprendre ce *désir d'enfant* qui les anime – lequel n'est pas si facile à saisir dès lors qu'on se décale des clichés qui le présentent comme un sentiment naturel, voire transcendant ?

S'agit-il pour ces rescapées de défier après-coup leurs bourreaux en activant le potentiel maternel qu'ils ne sont pas parvenus à détruire ? De donner chair et sang à ce projet de vie qui les a conduites sur les périlleuses routes de l'exil ? De céder à un irrépressible besoin de transmission, *a fortiori* quand on est si loin de la source ? De poser une première pierre dans la terre d'accueil, voire de s'unir à elle, dans la perspective de créer ainsi de nouvelles affiliations ? De donner une nouvelle racine à l'arbre généalogique, l'enfant étant alors comme le point

<sup>6</sup> J'emprunte ce titre à un film de Luis BUÑUEL sorti en 1977.

de départ d'une nouvelle lignée ? De lutter contre les angoisses de perte en se donnant une filiation, *enfant de remplacement* de ceux qu'on a dû laisser au pays, ou *parent de substitution* dans une inversion des places ? De sortir de l'invisibilité et de l'exclusion<sup>7</sup>, voire d'obtenir les égards et la protection que l'on accorde aux femmes enceintes ? De venir confier son corps à des soignants qui en prendront soin ? De mettre en jeu de nouvelles figures du féminin dans une volonté d'émancipation par rapport aux codes culturels et sociaux laissés derrière soi ? Ou bien, tout simplement, d'incarner l'espoir d'une vie meilleure, comme les prénoms des enfants en témoignent – patronymes bibliques d'anges et de prophètes ou vocables éloquents, tels Gloire, Riche, Précieux, Winner ?

Ces différents scénarios, qui ne sont pas exclusifs les uns des autres, comme les différentes facettes d'un mouvement complexe, intime et en partie inconscient, ont le mérite de rendre compte de l'élan de vie qui est aussi une des caractéristiques de cette clinique de l'exil, et que l'on ressent très fortement à côtoyer ces femmes migrantes !

---

<sup>7</sup> Comme l'écrit C. DAVOUDIAN : « C'est tout le paradoxe de cette situation de maternité qui permet au sujet d'être (transitoirement) inclus à la faveur d'un autre inclus dans son corps » (DAVOUDIAN, 2012, p. 73).

## Pour conclure

Comment dès lors penser l'accompagnement de ces futures mères et les aider à assumer leur désir d'enfant ? « *Donner appui au sujet qui s'engage sur la voie de son désir* » propose Bertrand PIRET (2012, p. 53).

Pour ces femmes perdues entre deux mondes, dépourvues de lieu psychique et symbolique pour s'arrimer et qui parfois ne se pensent même plus sujets – « *je ne me ressens plus comme un être humain, et mes enfants non plus* » me disait récemment Mme S. – fournir cet appui nécessite souvent de s'y mettre à plusieurs, pour bricoler des dispositifs susceptibles de lutter contre la déliaison, d'entendre la double partition de l'élan vital et du mortifère, et de résister sans trop se laisser assourdir ni par l'un ni par l'autre. Cela peut parfois ouvrir un espace où le passage par l'autre, ce témoin, peut permettre au sujet de s'autoriser à exister.

C'est à ce prix que demeure peut-être une chance « *de rendre à ces femmes et leurs enfants une place en humanité* » (BEN SOUSSAN P., 2012, p. 17), en offrant à leur désir l'hospitalité qui lui est dû, pour espérer sortir avec elles, avec eux, « *de ce trou noir de l'histoire* ».

Marianne FOLLET  
Psychologue clinicienne

# Les adolescents en difficultés et les autres : un précipité d'extra-brut

Ndèye Khaïra THIAM

Ce présent article fait suite à une communication présentée lors des premières doctoriales du CRPPC-Didier Anzieu en février 2016. Je la remets au travail à partir d'éléments cliniques, issus d'observations réalisées lors de divers stages de doctorat et d'exercices professionnels en France et à l'étranger, auprès d'adolescents en grandes difficultés. Il s'agit principalement de contextes psychiatriques et de foyers à caractères sociaux. Institutions dans lesquelles, outre le fait que je puisse les prendre en suivi psychologique, j'observe, dans les dispositifs institués et dans les interstices, les adolescents ainsi que leurs relations avec leurs familles et les membres des institutions qui les accueillent. Je reprends dans cet article le titre initial, car il me semble encore opportun et cohérent avec ce que je tente de développer dans ma thèse de doctorat. Le titre est entendu ici comme un nom qui pourrait s'apparenter à ce que BOURDIEU P. avait qualifié de « capital symbolique ». C'est-à-dire, dans une première intention : « *comme le volume de reconnaissance, de légitimité et de consécration accumulé par un agent social au sein de son champ d'appartenance* » (DURAND P., para 1<sup>1</sup>).

Par exemple, en Occident et en France particulièrement, les grands vins ont des noms attachés à un terroir, un domaine, un sol, un cépage : pour tout dire à un lieu d'origine. Ils en portent le nom : ce qui compose une appellation d'origine contrôlée ; autrement dit : une identité, un certain niveau de reconnaissance, une renommée, une certaine réputation. Lorsque l'on vous parle d'une Doriane, vous savez à quoi vous attendre, ce que vous allez déguster. Lorsque l'on vous parle d'un adolescent psychopathe, « inadapté », « inéducable », « irrécupérable », « incasable », d'un « adolescent difficile », à quoi vous attendez-vous ? Certainement pas à une très belle rencontre... et vous savez que vous allez déguster !

Aussi ce que j'aimerais partager avec vous est ma lecture du concept d'« adolescent difficile » qui, dès le départ, n'avait pas de sens pour moi. Une réaction un peu épidermique à cette association de mots, sans doute. Réaction

liée, peut-être, au fait que j'ai fort bien entendu que le « *mot est le meurtre de la chose* » de HEGEL G.W.F., repris par LACAN J. (1953). Mais si le « mot est le meurtre de la chose » que tue le concept « adolescent difficile » ? De qui parle-t-on ? Pour rester dans ma métaphore vinicole, je dirai que les adolescents qui sont dits « difficiles » et que je rencontre sont ivres d'une rage tout à fait perceptible et compréhensible. Ivresse qui se nourrit d'un vin de « contre-bande » obtenu par distillation des raisins de la colère. Ce fut le cas de Soundjata, 16 ans, ivre de s'être guinzé au diluant, rapporté dans l'institution par sa bande de camarades. Il avait laissé éclater sa rage d'être systématiquement abandonné, relégué, marginalisé dans les rues de la ville ; placé dans un foyer où il est ciblé, par l'un des responsables, père institutionnel autoritaire et rigide, à l'instar de son propre grand-père qui, devant nous, lui promet l'isolement et les fers. Pour ce responsable, comme pour ce grand-père, et malgré tous ses efforts, Soundjata reste un bâtard : une mauvaise graine. Ce qui les autorise à lui lancer des piques vécues comme humiliantes, par ce jeune homme, décrit comme farouche dans ses relations aux autres, parce que, sans doute, plus écorché que les autres. À la faveur du guinze, la haine, contextuelle, éprouvée par Soundjata et entretenue par des années d'une rage plus primitive, a trouvé à s'enflammer. Soundjata a lacéré au couteau les pneus du Duster noir reluisant du responsable...

S'ils ont été portés, d'un point de vue physiologique, ils n'ont pas été cultivés ni élevés au firmament dès l'origine et bénis par les dieux, figures allégoriques du père et plus loin de la mère archaïque. Ils ont tout juste été expulsés, à peine sentis et mal léchés, laissés là à dépérir, dans un premier hurlement de rage, dans un environnement hostile et déjà sourd et aveugle à leur détresse première. Environnement qui se charge de leur répéter à plus soif qu'ils ne sont pas d'ici, qu'ils ne sont pas d'ailleurs ; qu'ils sont là, suspendus. Pour Soundjata, sa mère bien jeune et sans doute encore bien immature l'avait eu dans une période de majoration de sa propre destructivité et d'errance, avec un homme tout aussi errant et toxicomane ; dans un pays intolérant aux filles-mères, sous le fallacieux prétexte moraliste, d'une religiosité discutable.

1 <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/39-capital-symbolique>

L'exclusion de Soundjata avait été prononcée par ce responsable en question à la suite d'une médiation familiale, qui sonnait davantage, pour moi, comme un procès en repréailles. Procès en repréailles, contre ceux qui avait mis au monde, cet être, rétif à toute forme d'emprise, que l'on voulait faire passer pour de l'éducation. Tenailé entre ce responsable et son propre père, ce procès avait mis le feu au monde interne de cette mère comme cela avait été le cas, plus tôt, pour son fils. Cela avait encore permis la déliaison chez la mère des affects d'amour, de honte et de haine à son endroit. Elle n'avait pas hésité à lui cracher son venin au visage avec force cris et larmes. Elle n'en voulait plus, elle l'abandonnait<sup>2</sup> : qu'il aille et qu'il fasse ce qu'il voulait puisque, même dans ce foyer pour jeunes désocialisés, ils n'en voulaient plus. Elle venait de mettre en mots la biffure interne de Soundjata, s'extériorisant dans son passage à l'acte. Il avait tout de même lacéré les pneus de la voiture **du** responsable, bien présent lui, au moins, dans la vie de Soundjata, malgré la rigidité de ses principes éducatifs et moraux. Cette figure du responsable se confondait avec la figure du responsable de sa conception, de la responsable de sa venue au monde et du grand-père, patriarche, responsable, garant de la bonne moralité, religieusement ferrée au pied. Par collapsus, dans le monde interne de Soundjata, ils ne faisaient qu'un, tous autant responsables de son exclusion du giron maternel, privé d'une appartenance familiale, hors de la communauté humaine. D'ailleurs, Soundjata n'avait même pas été convié à venir fêter avec eux l'Aïd-el-Fitr<sup>3</sup>, à partager, à pardonner comme à être pardonné, moins de quinze jours avant, alors que plusieurs autres camarades et animateurs avaient pu retrouver leurs familles à cette occasion hautement symbolique. De plus, Soundjata avait été le seul des « fauteurs de trouble » à prendre la sanction maximale : être exclu, sans appel possible, pour une durée de 2 mois minimum, potentiellement renouvelables.

Pour en revenir à ma perspective théorique, il me semble que ce qui caractérise tous ces adolescents auxquels je m'intéresse et qui peuplent ma thèse c'est cela : l'expulsion primitive de leur habitat premier couplée à l'expulsion secondaire d'un ordre symbolique auquel on leur refuse l'accès. Expulsions qu'ils mettent si bien en scène de lieux en non-lieux de nos modernités comme l'écrivait Olivier DOUVILLE (2006). Or, je remarque qu'ils ne sont pas dans des non-lieux, ils sont, dans les hétérotopies (FOUCAULT M., 1967) que nous avons participé à construire au cœur de nos sociétés. Ces hétérotopies sont entre le dedans et le dehors de notre espace social. Ce sont des espaces autres, intermédiaires et dépositaires de notre paradoxalité d'humains-non-humains bien-pensants et charitables. Cependant, une question me taraude : comment en vient-on à un tel cynisme déshumanisant d'un homme ou d'une femme en devenir ? Ce n'est plus vraiment Oedipe-roi de SOPHOCLE, qui agite ces adolescents, c'est peut-être bien une version ou une conversion du Christ Roi. Christ ou triste Roi adolescent, cloué au pilori, exposé, stigmatisé,

<sup>2</sup> C'est textuellement ce que la mère lui a dit.

<sup>3</sup> L'Aïd-el-Fitr marque, dans la religion musulmane, la fin du mois béni du ramadan. Dans le pays où j'ai rencontré Soundjata, c'est un jour férié et cette fête est une fête familiale de partage et de pardon.

livré à la vulgate ergotante de nos Golgotha modernes. Pourtant, dans le mythe, le Christ ressuscita. Qu'en est-il des adolescents que je rencontre dans le réel ? Pourront-ils ressusciter de la passion christique, dans laquelle ils sont piégés et qui court de page en page, dans la bible moderne que CHARTIER J.-P. leur a consacrée, avec la caution de la psychanalyse : « *Les adolescents difficiles - Psychanalyse et éducation spécialisée* ». Comment comprendre et considérer ce livre, sur des adolescents en très grandes difficultés de subjectivation, lorsque dès le sommaire, l'un des chapitres « Voyage au bout de la rééducation », paraphrase l'œuvre d'un médecin de formation, antisémite à ses heures et auteur notamment de pamphlet tel que « *Bagatelles pour un massacre* » ou encore « *L'école des cadavres* »... je veux parler de Louis Ferdinand CELINE et de son « *Voyage au bout de la nuit* » ? Comment peut-on rapprocher cette référence si particulière de la problématique de ces adolescents dont on ne veut pas et qui ont déjà eu à faire face à des vœux de mort dans leur famille d'origine, comme dans les institutions qui les accueillent puis les excluent ?

Certaines familles n'en veulent tellement plus que des mères jettent leur petite fille, de 2 ans, par la fenêtre d'un quatrième étage sous l'effet de la prise de toxique. Ce fut le cas d'Aschlis, 18 ans, qui a fini par atterrir dans un service de psychiatrie. Elle est née des amours de sa mère prostituée et de son père proxénète, emprisonné au moment où je rencontre cette jeune fille. Il l'a attouchée, elle a été violée, elle se donne, dans des squats, dès l'instant où il lui semble percevoir un peu d'affection dans le regard d'un autre, souvent largement plus âgé qu'elle. Or de l'affect, il y en a bien, chez Aschlis ; de l'affection pour elle : bien moins. Cela s'entend jusque dans le discours d'une soignante qui la qualifiera d'« abjecte » et qui nous mimera son dégoût d'avoir à lui donner ses traitements. Quant à Aschlis, elle me demande de lui tenir la main lorsqu'elle prend peur, elle me parle de sa version du film « Roméo+Juliette », me demande où j'habite, si elle me reverra et si je peux lui faire la faveur de venir lui dire au revoir à mon départ...

C'est encore Sun Tsé, fils indigne : incapable de se concentrer et d'apprendre comme de gagner ses compétitions. Sa mère est une battante, ultra-diplômée, connue dans certains milieux, puissante et dirigeant des hommes. Son père, est un enseignant de langues étrangères, champion aux os fragiles. La seule langue étrangement familière et familiale que connaisse Sun Tsé est la langue de la violence. Il se bat contre des jeunes, mais aussi, et surtout, contre des adultes, court pour échapper à la BAC<sup>4</sup>, deal avec de petites frappes, visite souvent ses paradis artificiels où enfin il souffle de sa douleur de ne pas être « assez » pour être considéré et peut-être aimé. Il est battu par ses frères, sous le regard de la mère, lorsqu'il refuse de donner le seul objet qui lui ouvre une perspective, certes délinquante, mais une fenêtre tout de même vers des ailleurs plus faciles pour lui. Il est mis sous camisole chimique, enfermé souvent à l'isolement pour ses passages à l'acte violents, oublié des mois en psychiatrie ou en institution. Il y joue les terreurs, dans une

<sup>4</sup> Brigade anti-criminalité



© Domaine Public

sorte d'érection phallique, se murant dans le silence hostile dès qu'un adulte lui parle. Il affole et terrorise des équipes entières d'institution éducatives et de psychiatrie, enfermé, qu'il y est, par les bons soins de sa mère. Différentes situations on marqué le lien que nous avons tissé, dans un certain *doublage* entre lui et moi. Cela jusqu'au jour où je l'ai autorisé à haïr sa mère et à pouvoir me le dire, en étant certain qu'il n'y aurait ni jugement, ni annulation, ni représailles de ma part. Ce jour-là il s'est effondré, a pleuré, s'est autorisé à déprimer et a pu commencer à parler de sa détresse, de sa douleur de vivre, de son horizon bouché...

Poursuivant ma lecture du concept d'« adolescents difficiles », mon premier intérêt se portait sur la définition donnée par CHARTIER J.-P., sous une forme interrogative. Méthodologie d'un discours qui se veut scientifique sans doute... « *Mais que faire pour tous ces "chiens sans collier", ces "adolescents difficiles" dont les troubles du comportement déconcertent et parfois désespèrent éducateurs, magistrats et psychistes chargés de les rééduquer, protéger et soigner ?* » (p.16). Des « chiens sans collier » ? Comment voulez-vous que j'adhère à une telle définition ? Comment voulez-vous que j'adhère à : *des chiens sans collier ?* Je ne suis pas éthologue, je suis psychologue : j'étudie le comportement humain. Je ne fais pas dans les canidés ; même si ces adolescents ont un certain sens du mordant. Et encore même lorsqu'il faut leur reconnaître qu'ils sont grands producteurs de brut de pomme, voire de précipité d'extra-brut. « Des chiens sans collier », mais mesurez l'injure ! Mesurez, comme le proposait DUEZ B. (1999), ce passage à l'acte langagier qui désubjectivise, qui renvoie ces adolescents aux confins de l'humanité, à l'animalité. Notez encore, avec JANIN C. (1995, p163), le *collapsus de la topique interne*, entre ce qui leur vient de la fantasmagorie de leur monde interne et ce qui leur vient d'une réalité détransitionnée, parce que démétaphorisée par un discours moraliste ou qui se veut scientifique et qui me paraît surtout meurtrier, et qui leur vient du monde extérieur. Discours meurtrier, car ne produisant plus d'écart avec l'objet et qui induit des positions rigides, rétorsives et défensives de la part des

soignants, qui suspendent dès lors, les conditions mêmes, d'une rêverie maternelle suffisamment bonne. Celle-ci aurait pu démentir les constructions fantasmagoriques de ces adolescents.

Par ailleurs, CHARTIER J.-P. rajoute, à leur état de chiens, le fait qu'ils n'aient pas de collier. Ces sujets ne sont pas même *mésinscrits*, comme le dirait Alain-Noël HENRI. C'est-à-dire qu'ils ne sont même pas des sujets « *pour qui leur inscription comme sujets parmi d'autres (...) s'est trouvée entravée de quelque manière et dont les symptômes troublent l'ordre symbolique (selon les trois registres du symptôme : psychique, somatique et le registre de l'agir [les actings]).* [Sujets adressés à des] institutions [qui] interviennent là où les instances qui sont en charge de mailler le corps social et d'instituer les sujets sous la férule de la Loi (groupes familiaux, groupes sociaux d'appartenance, école, etc.), ont achoppé et se sont révélées (partiellement) insuffisantes » (GAILLARD G., 2011). Cela suppose donc d'avoir été inscrit même si la forme en est insuffisante. Or, dans la métaphore de CHARTIER J.-P., non seulement ils n'ont pas de collier, donc *a priori* ils seraient *mésinscrits*, mais encore, a-t-on envisagé qu'ils aient un tatouage ? Non ! Et pourtant qu'est-ce qu'ils sont systématiquement tatoués, pucés, badgés, fichés dans nos divers dossiers, suivis à la trace d'une institution à l'autre. Ils sont moins souvent rencontrés. Dès lors, il est possible de penser leur non-inscription dans la pensée de CHARTIER J.-P., lui-même. Quand bien même ils s'organiseraient pour faire le vide autour d'eux, ces adolescents n'ont pas été trouvés dans un *no man's land*. Ils sont envoyés en institutions ou jetés à la rue, par leurs familles dépassées et par des institutions complètement dysfonctionnelles qui n'en veulent plus non plus. Donc à quelle errance fait référence Chartier dans sa métaphore ? À l'errance identitaire ? Ce à quoi je réponds : mais vous souvenez-vous qu'il s'agit d'adolescents ? Que par définition : « *l'adolescent est un "migrant" qui traverse une période "d'entre-deux" caractérisée par une certaine forme de vulnérabilité psychique, liée en large partie à un sentiment de précarité identitaire* » (ROUSSILLON R., 2010). À quelle errance fait référence CHARTIER J.-P. dans sa

métaphore ? À une errance physique ? Je répondrai avec le résumé de la thèse de Franck MATHIEU (2011) : l'errance « *c'est une configuration psychodynamique qui prend son origine dans une incapacité à se loger dans l'objet primaire, c'est-à-dire à se sentir contenu dans sa préoccupation et dans sa fonction de rêverie, créant un "trou noir" dans lequel l'errant menace sans cesse de tomber. Les mécanismes défensifs associés à cette psychodynamique ont des effets sur l'aménagement de l'extériorité : l'extériorité est un prisme où s'articulent l'espace, le corps, la sensorialité et l'objet. (...) elle se révèle bruyante et symptomatique, si bien que les différents espaces qui constituent l'extériorité se collusionent.* » Comment peut-on faire fi de tout ceci, alors même que cela est présenté dans une certaine mesure par CHARTIER J.-P. lui-même, puis annulé dans des considérations rationalisantes voire essentialisantes entre personnalités abandonniques et personnalités psychopathiques et dans des rapprochements avec les psychoses maniaco-dépressives ? Dès lors, si l'on prend l'axe nosographique psychiatourique, comment oublier qu'à l'adolescence, la personnalité n'est pas encore fixée ni figée et que l'on peut encore espérer que certains symptômes ne soient que transitoires ?

(Pour finir), mes constatations, ma clinique et mes interrogations théoriques ainsi que les maigres réponses que j'y apporte pour l'heure, ne suffisent pas encore à remettre en débat un concept qui date de 1997 et qui continue à faire des émules. Pour autant, tout ceci vise à montrer le degré de rétorsion, d'emprise et d'idéologie contenue dans une théorie. Idéologie qui à certains égards tend à définir une posture professionnelle qui ne vise plus la créativité dans la rencontre avec un autre, mais plutôt la rigidité défensive face à ces adolescents. Et qui condamne (ou conforte) parfois certains professionnels, eux-mêmes, à des répétitions mortifères de savoirs ou de savoirs-

faïes, pas vraiment remis en question, parce que pris dans des processus de clôture de la pensée. Pour autant et à n'en pas douter, ces adolescents nous confrontent bien aux limites de nos cadres, de nos compétences et de nos capacités personnelles à éponger la folie de leur narcissisme et de leur identité. Cependant, cela pose la question de la manière dont nous, étudiants, jeunes chercheurs et peut-être chercheurs confirmés, créons des concepts et les répétons à souhait sans vraiment tolérer l'écart ou la critique. Cela pose, également, la question de l'analysabilité des attitudes et des contre-attitudes que nous mettons en place, au contact de ces adolescents ; du traitement des affects de haine qui nous traversent. Cela interroge encore sur la manière dont elles déterminent nos choix épistémologiques et théoriques ; de la manière dont cette dynamique transférentielle impacte nos modélisations et nos conceptualisations. Cela questionne sur la violence de l'histoire de la prise en charge des jeunes en France comme ailleurs ; sur la violence des héritages théoriques que nous ont parfois laissés certains anciens ; sur la manière dont nous nous en saisissons et nous nous en dégageons pour continuer à faire exister et avancer la pensée en sciences humaines, et spécifiquement en psychologie clinique d'orientation psychodynamique et psychanalytique.

Je terminerai par une première demande très particulière d'un patient à un thérapeute, à laquelle j'espère que mes patients arriveront un jour : « *Je méprise mon père et je hais mon frère. Pour ma mère : elle s'est excusée pour ce qu'elle m'a fait subir pendant des années. Je lui ai pardonné, mais je n'oublie pas. Me prenez-vous en thérapie ?* »

Ndèye Khaira THIAM

Psychologue clinicienne - Formatrice

Doctorante - Chargée de cours - Université Lyon 2

---

---

## Bibliographie

- CHARTIER J.-P. (1991). *Les adolescents difficiles. Psychanalyse et éducation spécialisée*, Privat, Paris.
- DOUVILLE O. (2006). *De l'adolescence errante dans nos mondes contemporains*, < Halshs - 00113256 > version 1, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00113256>
- DUEZ B. (1999). « Un passage à l'acte langagier : l'injure », in *Dialogue* n°145 : *Souffrances à deux - La blessure et le cocon*, pp.87-98.
- FOUCAULT M. (1967). « Des espaces autres », in *Conférence au Cercle d'études architecturales*, 14 mars 1967.
- GAILLARD G. (2011). « Tolérer l'effraction, travailler à inclure », in *Cliopsy* n°5, Revue électronique : <http://www.revuecliopsy.fr>, Avril 2011.
- JANIN C. (1995). « La réalité et son objet : propositions théoriques », in <http://mapageweb.umontreal.ca/scarfond/T6/6-Janin.pdf>
- LACAN J. (1953). « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », Congrès de Rome, Istituto di Psicologia della Università di Roma, 26 et 27 Septembre 1953, in *La Psychanalyse*, PUF, 1956.
- MATHIEU F. (2011). « L'errance psychique des sujets SDF », in *Thèse de doctorat en psychologie*, non publiée, Université Lumière Lyon 2, Lyon.
- ROUSSILLON R. (2010). « Précarité et vulnérabilité à l'adolescence », in *Adolescence*, n° 2, T°28 : *Et la mort ?* 2010, pp.241-252.
- SOPHOCLE, *Œdipe-Roi*, GF, Paris, 2015.

# Invention, bricolage et surprise

## Aléas de la transmission autour du bébé porteur de handicap

Entretien avec Jocelyne Huguet-MANOUKIAN et Monique PERRIER-GENAS, co-auteurs du livre<sup>1</sup> :  
*Une pratique de soins précoces pour les enfants en situation de handicap*

par Françoise GUÉRIN

<sup>1</sup> Sous la direction de Jocelyne HUGUET-MANOUKIAN, psychanalyste et Monique PERRIER-GENAS, psychomotricienne.  
Préface de Roger SALBREUX. Postface de Jacques BORIE. Coll. Trames, Éditions Érès, 2016.

**Q**uelle bonne surprise que ce petit livre polyphonique, fruit du travail de toute une équipe pluridisciplinaire rassemblée autour d'une psychomotricienne et d'une analyste !

Le CAMSP de Vienne a vocation d'accueillir et d'accompagner les enfants de 0 à 6 ans quels que soient les handicaps moteurs, sensoriels ou psychiques qui les affectent et quelle qu'en soit l'étiologie : grande prématurité, hasard ou logique obscure de la génétique, souffrances néonatales, etc. Souvent, leur naissance a coïncidé avec une hospitalisation qui s'est poursuivie de longs mois et un dispositif de co-consultation avec le service qui les adresse constitue une porte d'entrée au CAMSP. Pour les parents, le temps s'est arrêté face au réel du corps de l'enfant, à la brutalité d'un diagnostic et à l'incertitude qui entoure le pronostic, alors que, paradoxalement, il s'accélérait au rythme d'une urgence vitale qui a convoqué la science et ses appareillages autour du berceau.

Dès l'introduction, le ton est donné : accueillir l'enfant ne peut se faire sans une attention soutenue à ses parents, à leurs blessures indicibles et aux défenses désespérées qui sont à l'œuvre. Foin des standards et des protocoles, la rencontre est d'abord celle d'un autre, nullement interchangeable, qui peut faire preuve de finesse et d'une infinie patience.

Après un bref historique du dispositif, nous entrons dans le vif du sujet avec des textes très cliniques écrits par les différents professionnels : pédiatre, pédopsychiatre, médecin de rééducation fonctionnelle, orthophonistes, kinésithérapeutes, éducatrice spécialisée, ergothérapeute, assistante sociale, psychomotriciennes, psychologue et psychanalyste. Chacun, avec son style propre et ses outils d'analyse spécifiques, fait le récit d'une rencontre, toujours singulière, avec un tout-petit et sa famille. Très vite, malgré la diversité des approches, quelque chose émerge, qui relie tous ces récits : pour qu'il y ait rencontre, il faut, à l'évidence, supposer qu'un sujet se construit et ne demande qu'à être rencontré. Étrange acte de foi qui n'est pas sans produire des effets. Là où les corps abîmés sidèrent et provoquent plus de paroles que de dire, il se trouve des soignants pour se risquer à débusquer le sujet, à soutenir son avènement à partir de son savoir naissant sur le monde, ses minuscules trouvailles, ses grandes inventions et ce qu'il manifeste de son désir.

Au fil des pages, on saisit comment se construisent des dispositifs ajustés à chaque situation, à l'articulation de plusieurs champs, de plusieurs métiers.

La seconde partie de l'ouvrage interroge plus précisément les modalités, richesses et limites de cette transdisciplinarité assumée et à quelles conditions il est possible de travailler à plusieurs dans une institution médicosociale.

Quelles que soient les écritures, ce qui caractérise l'ensemble de ces textes, c'est d'avoir su rendre compte de l'ingéniosité et de la persévérance nécessaire pour aller à la rencontre de ces très jeunes enfants « empêchés ». Face à ces corps, objets de soins incessants et souvent impensables, il importe de se départir un peu du savoir qui fait écran à ce qui se déploie dans la rencontre, de se laisser faire pour repérer comment ces petits sujets engagent leurs propres solutions. Le désir, plus que le savoir, guide donc ces praticiens d'une clinique à main nue, attentive aux petits signes et pariant sur la créativité de l'enfant et de sa famille.

Une telle rencontre n'advient et ne s'inscrit dans le temps que si les soignants y vont de leur désir et sont en mesure de supporter leur castration. Cela implique parfois de reconnaître l'impossible pour le tenter, en évitant de se retrancher derrière un savoir aimable qui ne dit rien de la manière de faire avec ces petits sujets et ce qui les affecte, toujours au un par un.

Un livre enseignant à bien des égards, y compris si l'on n'exerce pas spécifiquement dans le champ du handicap.

Françoise GUÉRIN

**Françoise GUÉRIN** – Bonjour et merci de me recevoir au CAMSP<sup>1</sup> de Vienne à l’occasion de la parution, chez Érès, d’un ouvrage que vous avez codirigé et qui s’intitule « Une pratique de soins précoces pour les enfants en situation de handicap ». Rappelons qu’il s’agit d’un CAMSP polyvalent, destiné à recevoir les enfants de 0 à 6 ans, quel que soit le handicap qu’ils présentent. Avant de commencer, comme vous vous connaissez bien, pourriez-vous vous présenter mutuellement, en quelques mots ?

**Jocelyne HUGUET-MANOUKIAN** – Alors, je vais présenter Monique PERRIER-GENAS qui est psychomotricienne. Elle fait partie des professionnels qui ont fondé la pratique clinique auprès des enfants au CAMSP de Vienne et sa place est centrale dans l’institution. Elle a toujours eu le souci de la transmission. Elle fut une des premières à proposer à l’équipe de m’adresser un enfant enfermé dans un corps affecté d’un handicap très lourd. Hugo était un enfant en extrême difficulté motrice et physiologique que Monique avait reçu en psychomotricité. Son orientation analytique lui avait permis de supposer un petit sujet là où personne n’arrivait à le penser. Hugo fit ensuite un trajet assez incroyable grâce à ce travail à plusieurs. Voilà, pour moi, Monique a une place fondamentale dans le CAMSP, elle est de celles qui, par sa présence dans la rencontre, donnent l’élan pour travailler avec les tout-petits.

**Monique PERRIER-GENAS** – À mon tour ! Jocelyne HUGUET-MANOUKIAN, c’est ma collègue psychanalyste qui, dans cette équipe où il est beaucoup question du somatique, permet qu’on ne perde jamais de vue la place du sujet. Elle nous aide à penser autour des enfants : comment soutenir un enfant pour qu’il advienne comme sujet, comment soutenir une famille sans se laisser trop sidérer par le réel des corps des enfants. La psychanalyse a eu sa place dès les origines de l’institution avec le docteur GRABER qui a ouvert le CAMSP dans l’idée que l’enfant soit vu dans ce qu’il est, avec toute sa singularité, même s’il est touché par le handicap ou des difficultés de développement. Jean-Luc GRABER a énormément aidé à ce qu’on puisse penser le soin d’un point de vue analytique et Albert CICCONE aussi. Et, en ce sens, Jocelyne est vraiment, dans cette équipe, à une place très précieuse.

**FG** – J’ai lu avec intérêt votre travail et je voudrais vous interroger, tout d’abord, sur la manière dont vous accueillez et accompagnez ces tout-petits que vous recevez avec leurs parents dans un moment particulièrement difficile pour eux. Qu’est-ce qui vous tient à cœur en tant que praticiennes, dans ces premières rencontres ?

**JHM** – J’aimerais préciser, en préambule, que les CAMSP sont des lieux très particuliers du fait de l’articulation entre somatique et psychique qui les fonde. Il y a aussi bien du personnel médical, para médical, éducatif, social que des psys. D’ailleurs, le premier accueil relève de cette logique puisqu’il s’agit d’un entretien conjoint avec le médecin pédiatre et la psychologue clinicienne.



© DR

**MPG** – La priorité, c’est accueillir ces familles qui ont été dans beaucoup d’émotions, beaucoup d’errance, dont on a dérangé les défenses et dont les enfants ont souvent été dans leurs premiers moments de vie, les bébés de la médecine avant d’être les bébés de leurs parents. C’est la clinique qui prime, c’est pourquoi le premier accueil n’est pas administratif mais est réalisé par le pédiatre et la psychologue, c’est d’abord un accueil dans la réalité de vie de l’enfant et de sa famille, dans une dimension transdisciplinaire qui concerne tous les praticiens du CAMSP. Les familles nous ont appris combien elles avaient été seules, notamment quand il y avait eu des révélations, des annonces faites au pied du berceau. C’est pourquoi la première rencontre avec des professionnels du CAMSP se déroule parfois dans d’autres lieux comme la maternité ou le service de néonatalogie. Cet accueil est primordial. Il demande beaucoup de délicatesse. Des entre-deux sont nécessaires afin d’arriver plus tranquillement au soin, le moment venu. Le travail de prévention fait au CAMSP le permet. Dans cette logique, d’autres services se sont créés au sein du CAMSP comme le Pôle *Bébé Vulnérable*. C’est donc un accueil avec une double écoute psy/soma. L’équipe prend le temps de la rencontre et de l’observation, parfois par binômes de praticiens. L’urgence n’est pas de pratiquer un maximum de bilans mais de recevoir une famille avec sa temporalité.

**JHM** – Chez nous, les praticiens, pour la plupart, ont cette modalité de rencontre d’aller vers l’enfant et d’accueillir les parents et souvent, ce sont des moments cruciaux pour les parents. Soudain, ils nous voient nous adresser à l’enfant, au bébé là où, parfois, certains sont en panne, dans un moment mélancolique, un temps de dépression tellement profonde qu’ils ne sont plus tout à fait en capacité de rencontrer leur enfant.

**MPG** – Ces premières rencontres sont sous-tendues par un travail d’équipe, parce que le parent et/ou l’enfant se présentent différemment selon les espaces et les interlocuteurs, et il s’agit de se dire que l’enfant et sa famille, c’est tout ça ! C’est tout ce qu’ils nous ont dit, selon différentes modalités parce que ce n’est pas la même chose d’aller voir une kiné, une orthophoniste ou

<sup>1</sup> Centre d’Action Médico-Sociale Précoce

une psychologue. Le travail en équipe permet de repérer que c'est tout cela que l'enfant et sa famille avaient à nous dire et aussi à nous faire éprouver.

**JHM** – Il ne faut pas penser que ces premières rencontres se déroulent sans difficultés. En particulier le premier entretien avec un binôme médecin/psychologue a souvent posé question à l'intérieur du CAMSP parce que ce sont deux façons de regarder, d'entendre et de saisir les choses très différentes. Mais on a mis au travail notre difficulté et ça reste central qu'ils soient là tous les deux parce qu'à partir de cet accueil il y a beaucoup de choses qui peuvent se passer ensuite qui ne se passeraient pas forcément de la même manière s'il y avait un accueil médical et psy différenciés.

**FG** – Dès leur venue au monde, ces enfants convoquent autour d'eux de nombreux professionnels préoccupés par leur état de santé. En quoi les interventions du CAMSP font-elles la différence pour ces enfants ?

**MPG** – Ils ont souvent eu un passé médical, parfois lourd, et nos interventions vont les dégager du côté purement médical, car nous nous adressons aux petits enfants qu'ils sont en introduisant du jeu, une ouverture à la vie... Ces enfants doivent composer avec des parents qui ont pu être sidérés par le diagnostic et le handicap annoncé qui prend souvent toute la place dans la rencontre. Même si le parent va au-devant de son enfant, la trisomie ou l'infirmité motrice cérébrale peuvent faire écran. Et se mettre en lien avec l'enfant est difficile pour les parents. Nos approches visent à soutenir les parents mais aussi l'enfant pour qu'avec les moyens qui sont les siens, il puisse développer ses potentialités. Que professionnel et parent repèrent aussi comment l'enfant s'inscrit dans l'existence, comment il s'organise avec son handicap.

**JHM** – Certains enfants n'ont pas, jusque-là, véritablement une place d'enfant dans la famille. S'adresser à l'enfant est une façon de le reconnaître comme un petit sujet présent mais aussi de reconnaître sa dimension d'enfant qui s'est malheureusement effacée du fait du trop de réel de la maladie. C'est parfois un choc pour les parents que leur enfant réagisse vivement quand on s'adresse à lui, l'effet d'allègement est immédiat.

**MPG** – Il s'agit aussi de décrypter comment l'enfant cause, même si son expression orale est plus ténue voire impossible suite à des problèmes somatiques divers. Cet enfant est dans le langage même si ce n'est pas avec des mots, et ça ne sera peut-être jamais avec des mots, mais il est possible de communiquer avec lui, de se sensibiliser à une communication infra verbale. Certains parents ont déjà eu des enfants mais l'annonce du handicap a fait chuter les repères : qu'est-ce que c'est qu'un enfant ? Comment on fait avec lui ? Ils viennent le redécouvrir en s'appuyant sur l'équipe.

**JHM** – Oui, tu as raison, le handicap les a délogés de leur place de parents.

**FG** – En lisant ce livre, on est frappé de la manière dont les intervenants supposent une richesse de vie intérieure à l'enfant, comment ils cherchent à susciter le sujet...

**JHM** – C'est vraiment le parti pris depuis le début, il n'y a pas de raison de penser que ces enfants ne soient pas supposés sujets. Cependant il faut des adultes pour en tenir le pari.

**MPG** – Avec toute la complexité clinique que cela va entraîner de lâcher ses outils, de lâcher son savoir... Dans le livre, par exemple, l'orthophoniste parle de son approche de Mathis qui a une trachéotomie, de tout ce qu'elle voulait faire pour lui et qu'elle est obligée de lâcher parce que la rencontre avec l'enfant et son parent va la mener à une autre forme d'approche.

**JHM** – Il faut souvent du temps pour que les collègues puissent travailler à partir de leur discipline, elles acceptent ce délogement parfois durant un ou deux ans et ça ne les empêche pas de faire leur travail finalement !

**MPG** – C'est important de pouvoir s'appuyer sur le travail d'équipe parce qu'on traverse des moments déprimants avec les familles et les enfants, on a besoin d'échanger, d'avoir des espaces où peuvent se dire les impasses dans lesquelles on est. C'est ça qui est très précieux dans notre équipe, c'est qu'on a encore un espace où l'on peut se parler.

**JHM** – Plusieurs temps de supervision et d'analyse de la pratique pour l'équipe sont mis en place. Chaque groupe thérapeutique ouvert au CAMSP bénéficie aussi d'un temps de supervision. Avant, on avait aussi des temps de supervision individuelle prévus sur le temps du CAMSP mais ce n'est plus le cas.

**MPG** – Ces temps où on peut échanger en équipe sont très importants et se font dans un grand respect de chacun. On peut conflictualiser la clinique, échanger des points de vue, parfois de façon un peu virulente, mais ça reste toujours dans le respect des uns et des autres. Et le directeur et le chef de service soutiennent la place de la clinique dans sa complexité.

**FG** – Au fil des pages, j'ai relevé trois signifiants récurrents sur lesquels j'aimerais vous entendre parce qu'ils peuvent paraître inattendus dans le contexte, ces trois signifiants sont : invention, bricolage et surprise. Pourriez-vous nous en dire plus ?

**MPG** – Chaque professionnel peut avoir des méthodes et des outils mais avec les enfants, ça ne va pas forcément marcher parce que l'enfant n'est pas d'accord, que la famille n'en est pas encore là, et du coup, nous sommes obligés de lâcher nos outils, notre désir, ce qu'on a pensé qui serait bien pour l'enfant afin d'être plus à son écoute et d'inventer à partir de ce qui se présente en séance. L'avancée se fera au rythme de l'enfant et de la famille. Le bricolage, c'est dans le bon sens du terme. Un peu comme un artisan, on va bricoler des outils de soins

taillés sur mesure pour cet enfant-là ! Et surprise parce qu'heureusement la clinique nous réserve des surprises et parfois à des moments inattendus où on serait tenté de baisser les bras, des moments où l'ensemble de l'équipe a pu se sentir dans l'impasse avec un enfant. Je pense à une petite fille polyhandicapée qui est arrivée au CAMSP dans un rapport complètement fusionnel avec sa mère, au point de se faire vomir quand on s'adressait à elle. La mère était elle-même extrêmement collée à sa fille. Dans ce genre de situation, les soignants sont traversés par des mouvements dépressifs : « on ne va jamais y arriver ! » Il peut même y avoir des mots durs dans les équipes, on peut glisser vers du jugement, se dire « Quand même cette mère, elle devrait... » et c'est là que la présence de l'analyste nous aide, en nous permettant de saisir que si la mère est comme ça, c'est qu'elle ne peut peut-être pas faire autrement pour le moment. Dans ce cas, la surprise a été de voir combien cette mère a pu s'appuyer sur les parents qu'elle rencontrait dans le cadre d'un groupe thérapeutique piscine parents/enfants, découvrir que les autres enfants allaient à la garderie, bénéficier d'un confort important dans une poussette « spécialisée », etc. Et, aujourd'hui, cette enfant n'est plus dans un corps à corps jouissif avec sa mère comme elle a pu l'être, je vois comment elle évolue dans l'eau... Une véritable surprise pour l'ensemble de l'équipe !

**JHM** – Il faut surtout l'entendre du côté des trouvailles de l'enfant. Je pense à un petit garçon qui a une surdité assez profonde et une forme de repli autistique assez sévère. Il a des implants auditifs mais ce qui est surprenant, c'est qu'il les débranche quand il vient en séance. Il les garde dans tous les lieux où il va, chez l'orthophoniste, à l'école, etc., mais quand il vient à sa séance, il se débranche et la mère s'étonne : « Il les enlève avec vous alors qu'on a quand même l'idée que vous allez travailler avec la parole ! » Et, effectivement, dès qu'il vient me voir, il déconnecte ses implants. Il est avec sa décision de petit sujet de me rencontrer et il me rencontre à sa manière. Nous avons des conversations très importantes mais sans les implants.

**FG** – Mais, au fond, est-ce qu'il ne vous rencontre pas comme il vous a rencontrée au début, avant de recevoir ses implants cochléaires ?

**JHM** – Comme il m'a rencontrée au début, en effet, mais pas tout à fait pareil. La dernière fois, durant la séance, il m'a piqué en douce la banane que j'avais emportée pour mon déjeuner puis il est allé fouiller dans les jouets pour trouver un petit *magnet* en forme de banane et il me l'a fourgué au passage, en me regardant bien en face, ce qui n'est pas du tout son genre. Il m'a donné le magnet-banane alors qu'il venait de manger ma banane !

**FG** – Une belle transaction !

**JHM** – Une belle transaction, oui, il m'a donné ce magnet comme une consolation mais en attendant il avait piqué cette banane et j'en suis très contente ! Mais, du

coup, il y a, avec lui, aujourd'hui, des interactions qui n'existaient pas au début. Bien sûr, je ne l'ai jamais obligé à garder ses implants connectés, je pense que c'est vraiment une décision de ce petit garçon, c'est-à-dire qu'il a compris que dans ce lieu, il n'y a pas une obligation absolue d'être branché et qu'il peut se mettre en lien à sa manière. Ces inventions, ce sont les leurs, il y en a plein, il en faut pour faire avec un corps parfois très abîmé. Je pense à un autre enfant qui, alors qu'il aurait tendance à traîner son corps, a quand même trouvé des solutions pour courir, pour sauter, pour faire des choses qui, *a priori*, le mettaient en grande difficulté.

**MPG** – Les enfants utilisent les soignants comme appui. Il y a un moment toujours douloureux pour la famille, c'est celui de l'appareillage et de la mise en place des aides techniques. Je pense notamment aux enfants qui vont essayer des fauteuils roulants. Pour les parents, c'est un choc mais il n'empêche que l'enfant va avoir un réel plaisir à se déplacer enfin tout seul bien qu'il ait une infirmité motrice cérébrale. Et le peu de mouvements qu'il a de façon autonome, avec son bras, avec sa main, il va les utiliser pour activer son fauteuil et, du coup, les parents voient le fauteuil autrement. C'est l'enfant qui montre comment avancer parce qu'il est soutenu, et la clinique nous oblige à rester créatifs ! C'est souvent dans ce lieu protégé qu'est le CAMSP que des enfants commencent à marcher pour pouvoir ensuite marcher chez eux...

**FG** – Justement ! Dans une famille qui n'est pas touchée par le handicap, apprendre à marcher c'est du registre de l'intime, c'est ce qu'on fait dans sa maison, les quelques pas en direction des parents ou pour s'éloigner des parents, ça dépend des cas ! C'est une forme de transmission de savoir : savoir y faire avec son corps, l'espace, le déplacement, la verticalité, etc. Et là, nécessairement, c'est médiatisé par les aides techniques et le portage psychique des soignants et de l'institution. Ça donne l'idée que c'est une parentalité un peu compliquée et que la transmission se joue évidemment de manière différente pour ces parents-là avec ces enfants-là. J'aimerais vous entendre sur le sujet de la transmission en tant qu'elle est une donnée importante pour un couple lorsqu'un enfant voit le jour. Alors, je vous livre en vrac toutes mes questions : qu'en est-il de la transmission avec les enfants et les parents que vous recevez ? Qu'est-ce que vous repérez ? On peut, par exemple, s'interroger sur la manière dont on transmet et ce qu'on transmet ? Est-ce que c'est un nom, un héritage, un savoir, un patrimoine génétique, etc. ? On a l'idée que quelque chose circule dans les générations mais comment ça fonctionne quand les générations aboutissent à un enfant très marqué dès la naissance, avec un diagnostic qui obère l'avenir ? Et si la transmission est affectée par la découverte du handicap, qu'est-ce qui est affecté ? Le désir de transmettre, le canal de transmission, le message ou sa réception ? Sachant que même avec un enfant qui n'est pas porteur de handicap, on ne sait jamais ce qu'il reçoit. Déjà qu'on ne sait pas ce qu'on transmet ! Voilà je vous laisse ne surtout pas répondre à tout...

**JHM** – C'est une question compliquée parce qu'on a des situations très diverses. Il peut y avoir véritablement des ruptures de transmission, comme si c'était bloqué, comme si les parents ne voyaient plus d'avenir, ne pouvaient pas parler à l'enfant. Déjà, ça, c'est une rupture de transmission. Parfois, ça marche à l'envers, comme si le handicap inscrivait l'enfant dans la lignée, compte tenu qu'il y avait déjà d'autres personnes handicapées dans la lignée. L'enfant s'inscrit dans la vie et dans l'histoire mais à partir de son handicap.

**FG** – Qu'est-ce que vous soutenez de cette transmission ?

**JHM** – Je pense à un enfant pour lequel le handicap résulte d'un accident vécu dans la famille et la mère a beaucoup de mal à parler de ça sans s'effondrer. Elle se sent coupable de cet accident et elle me dit qu'elle compte sur moi pour l'aider à parler de ça à son fils quand le moment sera venu mais, en réalité, c'est un enfant qui, dans le travail en thérapie, fait des accidents. Il met en jeu le signifiant accident depuis longtemps mais la mère n'a pas l'idée qu'elle a pu déjà lui dire les choses, que la parole s'est transmise. On a comme ça des espèces « d'accidents » de transmission. C'est chaque fois très différent. Et, comme vous dites, on ne sait pas ce qui se transmet et ce qui ne se transmet pas. Je pense aussi à cet enfant qui, un jour, est sorti de mon bureau assis sur un petit camion, ce qui a fait dire à ses parents : ah, mais Hugo est un enfant ! On peut dire que la transmission commence à ce moment-là, alors que l'enfant a déjà plusieurs années, quand on n'a pas pu penser, jusque-là, que son enfant était arrivé comme un enfant.

**MPG** – Parfois, les parents sont surpris : mais, elle vous comprend ? Elle vous répond ? Elle se souvient ! Ils découvrent que leur enfant pense. Alors, qu'est-ce que transmet un couple ? La vie, mais, dans ces cas-là, il y a quelque chose qui a été trop vite, qui a été court-circuité par la question de la mort y compris le risque de mort pour la mère. Il n'est pas rare que les parents demandent : qu'est-ce qu'il va devenir quand on ne sera plus là ? En principe, on ne se pose jamais cette question, parce qu'on sait que l'enfant va rentrer dans la vie, qu'il va mener une existence autonome, mais là, ces questions sont vraiment très fortes, elles disent bien le désarroi dans lequel sont les parents. Je voudrais préciser que tous les handicaps ne se valent pas. Ce n'est pas la même chose d'avoir une surdité ou une IMC. Mais la situation va aussi dépendre des ressources psychiques et de la structuration des parents. On voit que certains enfants ont des handicaps mineurs qui apparaissent insurmontables pour les parents alors que dans d'autres familles le handicap est très lourd mais l'enfant va rester très vivant. Il ne marchera peut-être pas et ne parviendra peut-être jamais à parler mais il est très vivant, il va trouver sa place, les parents vont le soutenir et avancer avec lui.

**JHM** – Beaucoup de parents expriment leur culpabilité d'avoir transmis le handicap, y compris quand le handicap

ne relève pas du tout d'une transmission génétique. Y compris quand il s'agit d'une maladie psychique, alors que nous, en tant que thérapeutes, on ne va pas du tout dans ce sens ! Ils nous disent : c'est parce qu'on a divorcé ou parce que j'ai fait une dépression, etc. Ils cherchent une cause. C'est très présent, cette question des transmissions, probablement que la maladie et le handicap mettent à jour la question du transmissible et de l'intransmissible.

**MPG** – Il y a deux points de vue de psychanalystes que j'aime beaucoup. Celui d'Albert CICCONE qui dit : Peut-être que la famille a besoin d'y être pour quelque chose et que c'est important, pour elle, de le dire comme ça ? Et celui de Florence MÉRY qui dit : c'est pas la faute au père, c'est pas la faute à la mère, c'est la faute à la vie. Ces réflexions nous invitent à être très respectueux du narcissisme des parents, à ne pas se mettre en rivalité, ni blesser le parent. Elles nous poussent à avoir beaucoup d'humilité dans nos pratiques et à vraiment prendre soin des parents, du lien parent/enfant naissant.

**JHM** – Oui, c'est très important, il n'y a pas de clinique auprès des enfants sans la prise en compte des parents. Ici, elle est encore plus saisissante, compte tenu de leur désespoir. Certains sont parfois dans des états quasi maniaques pour pouvoir faire face à la situation.

**FG** – Parmi les canaux de transmission entre les générations, et particulièrement entre parents et enfants, il me semble qu'on peut distinguer, entre autres, ceux de la parole et du corps à corps. Ce qui m'amène à demander comment, selon vous, la langue, vecteur de la transmission, est affectée, dans les cas qui nous occupent. Je pense notamment à la notion lacanienne de *lalangue* (en un seul mot).

**JHM** – Sur le plan de la transmission, nous sommes à cette place d'interprète de la langue des parents et du désir de l'enfant. La transmission est toujours affectée des signifiants de l'Autre dont nous essayons de dégager un peu l'enfant pour nous adresser à lui en tant que sujet. La notion de la *lalangue* chez Lacan permet de saisir cette façon dont l'infans commence avec son corps par jouer d'inventivité avec les sonorités et les tonalités du langage - alluvions où se joue son désir de parler - avant qu'il ne s'y inscrive versant signification. Il arrive que des enfants, pour différentes raisons, soient empêchés dans ce premier temps créatif de la parole. Il convient alors d'envisager comment nous pouvons ouvrir avec eux cette exploration rythmique et sonore des signifiants pour en alléger ce qui en apparaît déjà comme un poids.

**FG** – Et du côté du corps, comment ça se passe ?

**MPG** – Certains enfants ont des difficultés importantes et il est parfois difficile de faire la part entre ce qui est de l'ordre du neurologique et ce qui est de l'ordre du relationnel, du psychique. En tant que psychomotricienne, je soutiens ces enfants dans la découverte et l'investissement de leur corps. L'espace-temps en psychomotricité aide l'enfant



à émerger d'un chaos interne. Et c'est souvent dans une pratique première d'enveloppement, de contenant contenu par le corps du professionnel (ou par du matériel) mais aussi par la présence de celui-ci, que l'enfant s'ancre un peu plus dans son environnement. Souvent l'accès à la symbolisation se dessine dans ses premières ébauches et ses prémices au cours de tel soin. Aussi l'agir en psychomotricité a une pleine valeur symboligène. Les expériences avec le jeu qui en découle, sont symboligènes car elles permettent une intériorisation d'expériences de rencontre avec la réalité, avec le monde extérieur. Et bien évidemment une telle approche psychomotrice sous-entend une disponibilité psychique importante du professionnel et un travail d'analyse de sa pratique.

**FG** – Un petit mot pour conclure ?

**MPG** – Oui, j'aimerais transmettre, justement, pour les étudiants qui vont nous lire, l'importance d'une clinique qui se centre sur l'enfant et sa famille avec des propositions adaptées, ajustées à chacun, le sur-mesure dont je parlais tout à l'heure. Une clinique qui laisse place à l'invention, à la surprise, au plus singulier. Ce n'est pas facile parce que ceci implique de résister aux préconisations qui se basent sur des protocoles, des « bonnes pratiques », des techniques à appliquer de la même manière pour tous, etc. Et la pression est grande, aujourd'hui, sur les institutions.

**FG** – Merci à toutes les deux pour tout ce que vous nous enseignez.

Jocelyne HUGUET-MANOUKIAN et Monique PERRIER-GENAS  
Propos recueillis par Françoise GUÉRIN







# Des tourtereaux qui en ont dans le ciboulot !

Samara DANIEL

Les corvidés (corbeau, corneille, pie, geai), sont généralement connus pour posséder des capacités cognitives complexes, surpassant notamment, dans certaines domaines, celles des chimpanzés. Le cassenoix d'Amérique (*Nucifraga columbiana*), par exemple, peut cacher durant une seule et unique saison plus de 30.000 graines dans des milliers de sites différents, et en retrouver de nombreuses malgré un paysage changeant, comme lorsqu'il est recouvert de neige en hiver.

Récemment, ce qui reste moins bien connu cependant, certaines études sur le comportement de cache des corvidés suggèrent que le grand corbeau (*Corvus corax*) et le geai buissonnier (*Aphelocoma californica*) sont capables d'attribuer à leurs congénères leurs propres états mentaux. Ce qui, selon certains chercheurs, impliquerait l'existence d'une 'théorie de l'esprit' (*ToM-like*) chez ces oiseaux. De plus, le comportement de cache changeant suivant que l'observateur de la cache est le partenaire sexuel du cacheur ou un pilleur potentiel, on peut supposer que ces oiseaux soient également capables de prendre en compte les caractéristiques individuelles de leurs congénères.

Egalement, la capacité des pies bavardes (*Pica pica*) à se reconnaître dans le miroir, le voyage mental dans le temps des geais buissonniers (*Aphelocoma californica*), ou encore la manufacture d'outils des corbeaux Calédoniens (*Corvus moneduloides*), sont autant de comportements dont certains scientifiques soupçonnent aujourd'hui n'être plus l'apanage des humains.

Cependant, le but de cet article n'est pas de présenter de façon détaillée les capacités cognitives observées chez les oiseaux ni de les discuter, mais plutôt de chercher ce qui a pu faire, qu'au cours de l'évolution, ils développent ces capacités. Ainsi, quels sont les facteurs responsables de l'évolution des capacités cognitives ?

## L'Hypothèse de l'Intelligence Sociale

En 1970, un neurobiologiste connu sous le nom d'Harry JERISON distingua deux types de zones cérébrales. Les premières étaient nécessaires pour répondre aux besoins primaires du corps. Les secondes, étaient quant à elles susceptibles d'être impliquées dans des tâches cognitives plus complexes et ont augmentés au cours du temps chez les oiseaux et les mammifères. Cette évolution cérébrale, anormalement grande chez certains groupes d'animaux, notamment chez les primates, fut une énigme durant de longues années. En effet, pourquoi avoir développé un cerveau supérieur à la taille minimum requise pour rester en vie ?

Les explications classiques se focalisèrent tout d'abord sur la résolution de problèmes écologiques. Par exemple, chez les primates, les espèces ayant un grand cerveau ont de plus grands espaces vitaux (ce qui impliquerait peut-être des cartes mentales plus sophistiquées) et les frugivores ont de plus grands cerveaux que les folivores (peut-être parce que les fruits sont moins localisables et disponibles que ne le sont les feuilles).

Néanmoins, bien que ces hypothèses aient grandement participé à prendre davantage en compte les facteurs écologiques pour comprendre un comportement donné, elles n'ont pas permis d'expliquer de manière réellement pertinente pourquoi les primates nécessitent de plus grands cerveaux.

## L'évolution du cerveau chez les primates

C'est en 1976 que Nicholas HUMPHREY supposa que les individus vivant au sein de groupes sociaux stables font face à des demandes cognitives spécifiques, contrairement aux individus solitaires (ou vivant dans des agrégations instables). Pour maintenir la cohésion du groupe, les membres doivent être capables de répondre à leurs propres besoins tout en coordonnant leurs comportements avec les autres. Cela implique, par exemple, de gérer les conflits directs et indirects générés en fourrageant dans le même espace.

Pour appuyer sa théorie, et dans le but de mieux comprendre la relation entre les facteurs qui corrélaient avec la taille cérébrale, HUMPHREY mena des analyses sur les primates. Selon ces dernières, la pression de sélection clé qui promeut l'évolution de larges cerveaux, est explicitement sociale.

S'inspirant de cette première théorie, l'Hypothèse du Cerveau Social (HCS) fut par la suite proposée par DUNBAR et SCHULTZ. Cette dernière suppose que le néocortex des primates co-évolua avec le traitement de l'information sociale. En effet, chez les primates, la taille relative du néocortex corréla avec la taille du groupe social. Cette hypothèse reste aujourd'hui la moins contestée.

A la fin des années 80, BYRNE et WHITEN ont également proposé l'Hypothèse de l'Intelligence Machiavélique. Selon ces auteurs, ce qui différenciait les primates des autres espèces animales était la complexité de leurs vies sociales. Malheureusement, le terme "machiavélique" fut largement interprété comme impliquant la tromperie, la manipulation et la connivence – des traits dont la majorité scientifique était réticente à attribuer à une espèce autre que *Homo sapiens*.

Cet accent, mis sur l'importance de prédire et de manipuler ses congénères, mena au développement de la Théorie de l'Esprit comme sujet de recherche majeur en psychologie à la fois comparée et développementale. Cette capacité, que nous nous sommes longtemps attribués, correspond à la faculté de prédire et donc d'agir sur les intentions, les désirs et les croyances d'autrui.

Illustrons ce phénomène par l'exemple de Dandy, un chimpanzé de rang inférieur étudié par Franz DE WALL. Chez les chimpanzés, le système social est hiérarchique, un mâle alpha dominant les autres membres du groupe et copulant de manière privilégiée avec les femelles. Dandy développa de nombreuses ruses pour tromper les mâles dominants, afin de garder de la nourriture pour lui-même, ou de copuler avec des femelles. La suivante est l'une des plus connues : un jour, Dandy surprit sa femelle favorite en train de s'accoupler avec un autre mâle de rang inférieur. Un mâle chimpanzé 'normal' aurait spontanément attaqué ce rival. Plutôt, Dandy alla chercher le mâle dominant et le conduisit au lieu-dit pour qu'il puisse être à son tour le témoin de la scène d'adultère. Par cette machination, le mâle dominant se chargea de punir le mécréant fornicateur à la place de Dandy. Ainsi, sans avoir eu à combattre et, par conséquent, risquer de se mettre en danger, Dandy fut vengé.

La Théorie de l'Esprit est une capacité complexe qui émerge chez l'enfant à partir de 4/5 ans. Avant cet âge, les petits humains éprouvent de grandes difficultés à différencier leurs connaissances de celles d'autrui. En effet, l'enfant qui vous regarde la bouche entourée de chocolat et qui vous affirme avec la plus belle des innocences qu'il n'a pas touché au gâteau prévu pour le goûter, témoigne de cette incapacité. Malheureusement, cette faculté peut parfois tourner à un certain machiavélisme dans nos sociétés, en facilitant l'ascension sociale de nombreux despotes dont la capacité à opprimer autrui est bien plus développée que la capacité à diriger...

## La vie sociale des corvidés

A l'instar de nombreux primates non humains, certains oiseaux vivent dans des groupes sociaux complexes. Les corvidés sont pour la plupart sociaux et sédentaires, mais le degré de socialité varie d'espèce en espèce et parfois même de population en population.

Parmi eux, les corbeaux freux (*Corvus frugilus*) sont peut-être les plus sociaux, pouvant se regrouper à plus de 60.000 individus en hiver, leur société de fission-fusion est semblable à celle observée chez les chimpanzés, les dauphins ou encore les singes araignées. En effet, ils se regroupent en colonies durant la période de reproduction puis, une fois que les juvéniles sont devenus indépendants, les paires se dispersent pour fourrager ou rejoignent d'autres groupes de congénères pour migrer. A chaque saison de reproduction, le couple se retrouve, réoccupant très souvent le même nid que les années précédentes.

Les corbeaux freux forment ce qu'on appelle des alliances, le couple partage et s'offre mutuellement de la nourriture, la cache ensemble, s'épouille et se protège

réciroquement lors d'interactions agonistiques avec des congénères. De plus, on constate également des comportements de consolation entre les partenaires après une forte agression, indépendants de la victoire ou de la défaite du combattant. Lorsque l'un des partenaires est attaqué par un corbeau de rang élevé, le couple ira par la suite se venger en attaquant non pas le même corbeau de rang élevé, mais un corbeau de rang inférieur qui lui est génétiquement apparenté.

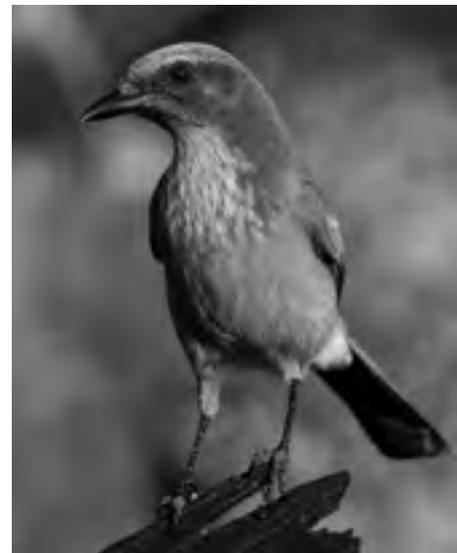
Pour tester si, à l'instar des primates, le fait de vivre dans de larges groupes sociaux permet de développer des capacités cognitives complexes chez les oiseaux, une étude a été réalisée sur des geais des pinèdes (*Gymnorhinus cyanocephalus*) (vivant en groupe) et des geais buissonniers (*Aphelocoma californica*) (assez solitaires). L'expérience portait sur deux tâches cognitives impliquant la capacité de trouver et d'évaluer des relations sociales. Les geais des pinèdes apprirent à trouver des relations multiples dyadiques plus rapidement et avec une meilleure précision que les geais buissonniers, et développèrent un mécanisme d'inférence transitive plus efficace et plus précis. Mais y a-t-il pour autant une démonstration claire de l'association entre la complexité sociale et la cognition chez ces oiseaux ?

Si l'on se fit à la Théorie de la Modularité de l'Esprit, qui implique l'évolution de mécanismes cognitifs distincts spécifiques d'un domaine, il paraît plausible que les geais des pinèdes aient pu développer des capacités cognitives complexes spécifiquement dans le domaine social, face aux pressions que leur impose leur environnement. Mais ont-ils pour autant développés des capacités cognitives *générales* plus complexes ?

Après avoir observé un congénère cacher de la nourriture, les geais du Mexique (*Aphelocoma ultramarina*) (très sociaux), ne retrouvèrent pas plus efficacement leurs caches que les cassenoix d'Amérique (*Nucifraga columbiana*) et les geais buissonniers... De plus, ces derniers posséderaient une forme de mémoire épisodique (*episodic-like memory*), ce qui n'a jusqu'à aujourd'hui été expérimentalement montré que chez *Homo sapiens*.

Bien que les geais buissonniers ne vivent pas dans de larges groupes sociaux, ils peuvent reconnaître le statut social de leurs congénères, et s'en servir pour les manipuler dans leurs comportements de cache.

En effet, dans une étude de BUGNYAR *et al.* (2002), un corbeau cacheur (A) pouvait cacher de la nourriture alors qu'un corbeau observateur (B) pouvait observer le corbeau cacheur (A) derrière une baie vitrée. Les corbeaux ont l'habitude de piller les caches de leurs congénères. Le corbeau cacheur (A) *sait* très bien qu'il est observé et va



© shutterstock



donc faire comme si de rien n'était, en allant cacher sa nourriture à un endroit donné (cache 1). Mais, dès qu'il voit que le corbeau observateur (B) s'est retourné ou est occupé, alors il va se ruer sur la nourriture qu'il a cachée et la déplacer rapidement à un endroit plus secret (cache 2). Par la suite, dès qu'il est permis au corbeau observateur (B) de pénétrer dans la volière du corbeau cacheur (A), alors il se précipite pour investiguer la cache 1.

Le corbeau observateur (B) fait partie des corbeaux « espions », c'est-à-dire de ceux qui ont l'habitude de piller les caches de leurs congénères. Et ces corbeaux sont très « paranos », car si on leur permet de cacher de la nourriture dans un endroit sans vis-à-vis, ils ne peuvent s'empêcher de la recacher plusieurs fois d'affilées. À l'inverse, les corbeaux naïfs (ceux qui ne volent jamais les caches des autres mais qui se font toujours voler les leurs) cacheront une seule fois leur butin. Ainsi, l'*expérience*, donc le fait de savoir qu'un voleur peut à son tour se faire voler, influence directement le comportement de cache chez ces corvidés.

Les geais buissonniers et les grands corbeaux (ne vivant pas en groupe large) semblent posséder des capacités sociales sophistiquées, l'Hypothèse de l'Intelligence Sociale ne semble pas s'appliquer aux corvidés. Mais n'est-ce pas plutôt la manière de la formuler qui freine notre compréhension sur l'évolution des capacités cognitives ?

### **Le cas du corbeau Calédonien (*Corvus moneduloides*)**

Le système social de ce corbeau utilisateur et constructeur d'outils est celui qui s'apparente le plus à celui de nos sociétés occidentales. En effet, aucun primate ne dispose de ce type de structure sociale qui se compose d'un couple monogame mâle et femelle vivant avec sa progéniture et l'élevant pendant plusieurs années. Chez ces corbeaux, l'unité sociale de base, c'est donc la famille. Pour cela, certains chercheurs considèrent que cette espèce n'est pas « hautement sociale », la taille de son réseau social étant beaucoup plus petite que celle de nombreux corvidés. Et pourtant, cet oiseau est capable de résoudre des problèmes cognitifs complexes en laboratoire, et possède l'indice d'encéphalisation allométrique aviaire le plus développé. Ainsi, la nécessité de devoir gérer des relations avec un nombre important de congénères ne semblait pas avoir été une pression de sélection importante.

Cependant, si nous analysons de plus près les caractéristiques de la vie sociale chez cette espèce, nous observons que les partenaires sexuels restent ensemble toute la vie. De plus, les parents sont très tolérants avec les jeunes et continuent parfois de les nourrir durant la seconde année et plus encore. La longue période de soin parental chez ces oiseaux est en grande partie responsable des rapports de haute qualité. On rapporte aussi que les corbeaux captifs interagissent majoritairement avec la famille immédiate, ce qui laisse supposer que des rapports sociaux de haute qualité au sein de petites unités familiales pourraient avoir contribué à l'évolution de l'intelligence.

Les geais des pinèdes, qui pratiquent l'élevage en communauté, permettent à leurs juvéniles de rester dans la zone de fourragement parental pendant des périodes prolongées après l'envol. Le même cas est observé chez la corneille de Guam (*Corvus Kubaryi*), espèce endémique, qui n'existe aujourd'hui plus que sur l'île de Rota, dans l'archipel des Mariannes.

Chez le corbeau Calédonien, un soin biparental prolongé permettrait aux oiseaux inexpérimentés d'apprendre des techniques complexes de fourragement. À la fin de leur première année, les jeunes n'ont pas atteint le niveau de compétence des adultes dans l'utilisation d'outils, mais sont suffisamment indépendants pour se nourrir seuls. Le fait que les parents continuent de les nourrir au cours de la seconde année permettrait alors aux jeunes d'améliorer et de perfectionner la manipulation des outils en observant leurs aînés et en utilisant leurs outils délaissés.

### **Révision de l'Hypothèse de l'Intelligence Sociale**

Ainsi, malgré le fait que de nombreux auteurs aient utilisés la taille de groupe comme une mesure de l'intelligence, ce seul critère ne semble pas pertinent. En effet, il n'existe aucune corrélation entre la taille du cortex préfrontal des oiseaux et la taille du groupe. Et l'un des plus gros cerveaux du monde aviaire fut trouvé chez la chouette, qui est pourtant une espèce solitaire. Par conséquent, l'Hypothèse de l'Intelligence Sociale fut redéfinie en basant non pas ses prédictions sur la quantité, mais sur la *qualité* des rapports sociaux. Bien que les corbeaux freux se retrouvent couramment par milliers pour fourrager, il est très peu probable qu'ils se reconnaissent et interagissent tous entre eux. De nombreuses espèces

aviaires développent des relations sociales complexes uniquement au sein de l'unité de reproduction (partage équitable du temps d'incubation et de nourrissage, gestion du temps chez les adultes pour fourrager...).



© shutterstock

Par conséquent, le type et la qualité des relations sociales seraient des facteurs plus importants pour prédire l'intelligence que la taille du groupe. Cette supposition est par ailleurs aujourd'hui largement supportée, depuis que l'on sait que la taille du cerveau est fortement corrélée au lien du couple chez les oiseaux.

### Recherches en cours



© fotolia

Afin de tester les prédictions de l'Hypothèse de l'Intelligence Sociale, nous avons choisi de comparer plusieurs espèces aviaires dans une tâche de résolution de problème. Le paradigme est le suivant : les sujets doivent utiliser un outil pour obtenir une récompense alimentaire hors de portée de bec. Les espèces sont sélectionnées suivant qu'elles possèdent une structure sociale complexe et non complexe au sein de la paire de reproduction (monogamie stricte versus monogamie à court terme).

Une des espèces qui se porte bien à cette étude est l'urubu noir (*Coragyps atratus*). En effet, dès qu'un urubu a trouvé « l'oiseau rare », le couple se forme et reste uni pour la vie. De plus, ce qui est assez rare, l'étude des empreintes génétiques a montré qu'il n'existait pas de copulations hors couples. En effet, bien que de nombreuses espèces restent unies durant la saison de reproduction, notamment pour l'incubation et le soin des jeunes, il arrive fréquemment qu'un des partenaires cherche avidement à se reproduire avec d'autres dès que son compagnon s'est absenté pour trouver de la nourriture... D'un point de vue évolutif, ce comportement permet au mâle de propager ses gènes à la génération suivante et à la femelle de diversifier ceux de sa progéniture.

Ainsi, contrairement à la plupart des oiseaux, les urubus font preuve d'une fidélité exemplaire et pratiquent même un partage équitable des tâches. En effet, les partenaires couvent à tour de rôle leurs œufs, se nourrissent mutuellement quand un des individus est au nid et prennent ensemble soin des petits lorsque les œufs ont éclos. De plus, s'il arrive qu'un urubu essaye de s'accoupler avec un individu qui n'est pas son partenaire, le groupe le punit sévèrement.

D'autres espèces, comme la veuve dominicaine (*Vidua macroura*), beaucoup plus « volage » et sans attaches affectives, ont été sélectionnés. Cet oiseau, à l'instar du célèbre coucou gris (*Cuculus canorus*), est connu pour pratiquer le parasitisme de ponte. En effet, la femelle (le parasite) pond ses œufs dans la nichée d'une autre espèce (l'hôte), afin que cette dernière incube ses œufs et les élève jusqu'à maturité.

Cette comparaison inter-espèces nous permettra d'évaluer si les oiseaux qui partagent des liens sociaux complexes au sein de la paire de reproduction possèdent des capacités cognitives plus développées, dans le but d'en savoir plus sur la cognition aviaire en général et de la nôtre en particulier.

Samara DANIEL  
Doctorante en cognition aviaire.  
Sous la direction de François OSIURAK  
et de Auguste VON BAYERN.

**Avertissement** : Toute personne qui se reconnaîtrait dans ces lignes doit impérativement et immédiatement consulter le psychanalyste le plus proche (ou si elle est déjà en analyse, passer à 7 séances par semaine).

# Le petit FREUD ILLUSTRÉ

**Damien AUPETIT et Jean-Jacques RRRZ**

## Rappel des précédents épisodes :

Les auteurs ont voulu montrer les aspects ludiques et amusants d'une posture critique contre la théorie psychanalytique et sa pratique. C'est un pari délicat, ils en sont conscients, c'est un style délicieux, ils en sont inconscients ! L'humour est une part importante de la psychanalyse et elle s'y prête volontiers. Freud lui-même ne s'en étant jamais privé comme chacun sait. Et c'est parce que la psychanalyse est aussi, à leurs yeux, une politique de vie visant à rendre à l'individu sa liberté de pensée qu'ils se sont laissé aller à ces pensées facétieuses, légèrement irrespectueuses, mais profondément psychanalytiques en leurs jeux, leurs pirouettes et leurs farces.

**Pour réaliser ce glossaire, ils ont procédé selon un principe simple et très psychanalytique : ils donnaient une définition sérieuse de chaque concept puis ils laissaient aller librement leur pensée sur le mode de l'association libre.**

Cet ouvrage s'adresse tout d'abord aux analysants qui vont courageusement s'étendre ou s'asseoir chez un analyste pour raconter tous leurs malheurs, leur vie sexuelle et la dernière visite à leur mère ; ils ont le droit de se détendre de temps en temps et ce livre est fait pour ça.

Il s'adresse aussi tout particulièrement aux doux rêveurs, aux humoristes, aux farceurs, aux timides, aux ermites, notamment Bernard (de même qu'aux anachorètes), aux humanistes discrets, aux thérapeutes scrupuleux, aux étudiants gorgés de concepts obscurs, aux travailleurs de l'esprit, de la folie et de la souffrance psychique, aux équipes thérapeutiques laborieuses et courageuses, aux sapeurs-pompiers de Parilly, aux mères de familles nombreuses, aux adjudants de compagnie, aux militants syndicalistes de base (il en reste quelques-uns, heureusement), aux névrosés, aux psychotiques (pour les pervers, faire une demande écrite), aux hommes et aux femmes de bonne volonté (bien que nous ne sachions pas ce que veut dire le mot volonté depuis la fin du pétainisme), bref à toutes celles et ceux qui savent que la vie est une grande farce et qu'elle mérite de ne pas toujours être prise au sérieux.

Le Petit Freud Illustré vous fera redécouvrir la psychanalyse sous le jour poétique et parfois acrobatique de ses définitions inégalables, imprévues et inédites.

## IDÉAL DU MOI

Modèle de perfection imaginaire (à la fois connu et inconscient), auquel nous tenterions sans relâche de nous identifier. Plus le modèle est extra et moins on a des chances d'y parvenir, ce qui suscite de la déprime et des sérieuses périodes de blues. Un des modèles le plus fréquent est Dieu. Quant à Dieu, nous osons espérer que son Idéal du Moi n'est pas l'homme...

À noter que Pirelli fait chaque année un calendrier avec l'idéal du moi.

À ne pas confondre avec le mois Idéal qui est le mois d'août ou le mois de juillet, depuis la création des congés payés.

**Personnages célèbres** : Brad PITT, Georges CLOONEY, Damien AUPETIT.

## PHOTOLANGAGE®

Technique psychothérapique de groupe inventée par un groupe de psychologues lyonnais en rupture de beaujolais, en écoutant Cloclo. Il s'agit d'inviter les participants du groupe à associer à partir de photographies finement choisies (le fameux « Pifomètre »). C'est une variante du test T.A.T. de Murray (raconter une histoire à partir d'une image), adapté au soin. Y' a pas photo, ça permet de mieux communiquer. Contrairement à ce que vous êtes en train de penser, il n'y a pas de photos cochonnes. Cette technique permet aux patients de régresser jusqu'à des stades très anciens de leur existence, à l'époque des premiers soins maternels souvent maladroits, notamment avec le linge, il faut bien le dire. D'où l'expression : « C'est la faute au langage ! »

Déconseillé aux paranoïaques : « Tu veux ma photo ? »

# Bibliographie sel-active



- ANVIEU Didée, Le moi-pas-d'peau. Étude sur les écorchés vifs.
- AOLAGNIER Pierre, « La vie aux lances de l'interprétation » in revue Tupiques, N°4152.
- AUPETIT Bertrand, De l'éthique aux tics. Étude statistique, Cospirit.
- BETTELHEIM Bruno, La forte fesse vide, P.A.F., Paris, collection la ligne rose.
- BETTELHEIM Bruno, Psychanalyse des connes de fée.
- CHAVERET Claudine, Le foot au langage. Apprentissage de la lecture chez les enfants de footballeur, Edition Tuveu Mafoto, Bron.
- CHOCOCOTE Winnie, La crainte de l'effondrement, P.U.N.Y. (Presse universitaire de New-York), collection Lédetour.
- CIGOGNE Albert, Naissance de l'avidité psychique, Edition du nid, Parilly.
- CIGOGNE Albert & INFERRANT AI, Culpabilité honteuse et honte culpabilisante. Quand la gratte vous démange, concert à l'Bercy, Kone (75), 2003.
- DEUTSCH Hélène, Comment faire comme si ? L'exemple de la migraine de 21 h, Édition Au sang blanc.
- EHRLICH Ariane, Un suivi peu orthodoxe aux petits patients du CAMSP qui clochent, Édition CMPP en aparté, Saint Chamond-Lyon-Lune.
- EX-BRAILLA Frank, Psy 4 : Le pro de l'impro à l'IMPro, Edition 5 20 100 2 Pôles.
- FERRANCZI Alain, La condensation : œuvre incomplète ?, tome 1, 3 & 5, Édition « Qu'est-ce j'en sais ? », Bron.
- FREUD Sigmund, Analyste minable et analyste très minable, Édition Mori, Gênes.
- FREUD Sigmund, Analyse d'une phobie sexuelle d'un petit garçon de 5 ans (Le Petit Trans), Édition Jean Parlerai-Ahmoncheval, Selles sur chair.
- FREUD Sigmund, Un souvenir d'enfance de Léonardo DiCaprico (la plage).
- GERBERET Jeannot, Les tas limites. Combien de patients tiennent sur un divan ? Recherche ergonomique.
- KLEIN Mélanie & Calvin, Du bon sein aux bons dessous en satin, Édition Surmesur.
- LABBE Pierre, La chair est faible hélas et j'ai lu tous les livres. Hymne à plusieurs voix et une main. Chez Post-Mortem et Cie, Lourdes-sur-Grotte, 1998.
- LACAN Jacobovitch, séminaire XXXXVII, L'inconscient est structuré comme un gland d'âge. (Suite de L'inconscient est structuré comme un lent gag.)
- LACAN Jack, Le stade du tiroir-caisse comme formateur de la fonction du jouir, Le Sphinx-Terre, Lille, 1999.
- RACA Mié, L'inceste, l'incestueux, l'incestuel, l'incestuant, l'incestueur, l'incessant, j'en passe et des meilleurs, Édition néologisme.
- RITZ Jean-Jacques, Mon divan, mon cigare & mon humour, Édition C. Vrier.
- SEARLES H., L'effort pour rendre l'autre flou, Édition Enbraille, Louisville.
- SOURILLON René, Intersticiel mon mari !
- TALIBAN Nothie, La folie des autres. Traité d'ethnopsychiatre amateur, 11 septembre 2001.
- TISSERON Serge, La vie sexuelle de Milou, autobiographie.
- WINICOTCOT Donald & Mickey, La mémère suffisamment bobonne, Edition France-Loisy.

**Nom** *Kinect Adventure !*

**Date de sortie** 2010

**Catégorie** *Jeu d'action-aventure*

*Jeu recommandé aux joueurs âgés de plus de 3 ans.*

**Modalités d'utilisation** *Jeu en solo ou à deux*  
travail thérapeutique en  
côte-à-côte  
cadre individuel ou  
groupal

**Interface** *Console de Jeu vidéo Microsoft Xbox360  
et Caméra numérique Kinect*

## Description :

Le logiciel *Kinect Adventure !*® appartient à la catégorie des jeux vidéo d'action-aventure. Il se joue exclusivement sur la console de jeu vidéo Microsoft Xbox360® munie de la caméra Kinect® qui capte et reproduit en temps réel à l'écran la forme du corps du joueur ainsi que les gestes qu'il effectue. Quatre spécificités en découlent.

Premièrement, le jeu vidéo repose habituellement sur la manipulation d'une interface d'entrée telle que la manette de jeu vidéo ou le couple clavier/souris. Le logiciel *Kinect Adventure !*® s'en distingue nettement puisqu'il impose de jouer sans interface matérielle. C'est ici le corps du joueur qui fait fonction d'interface de communication avec la machine.

Deuxièmement, le jeu vidéo repose sur un principe de réalisation d'actions virtuelles par l'intermédiaire d'une interface matérielle dont la manipulation permet d'obtenir un résultat, moyennant une moindre dépense d'énergie en comparaison de celle demandée pour effectuer le geste réel. Or, le jeu vidéo *Kinect Adventure !*® sollicite la sensorimotricité du joueur qui se trouve dans une position au plus près de la réalité du geste.

Troisièmement, ce jeu vidéo repose sur une utilisation spécifique des personnages de pixel. En effet, contrairement à d'autres logiciels, la représentation de soi virtuelle, ou l'avatar, est semi-transparente. Le joueur voit son avatar de dos, ce qui crée un effet de prolongement entre le corps virtuel du personnage virtuel-numérique et le corps réel du joueur. De plus, l'apparition de l'avatar et le déroulement du jeu impose que le joueur soit présent effectivement dans la zone captée par la caméra Kinect. Lorsque le jeu vidéo se déroule normalement, le joueur a l'impression que son corps réel est effacé et absenté « par effet de cadre » pour être « déplacé » et transféré sur et dans le corps virtuel-numérique du personnage qui le représente. Il y a donc un principe de présence/absence du corps réel du joueur. L'entité de pixel assure alors le rôle d'intermédiaire d'action figurant une unité formelle qui échoïse la gestualité du joueur. La « réponse » de l'avatar produit un effet de congruence entre le soi et le non-soi, ce qui donne au joueur un sentiment d'immersion c'est-à-dire d'adhésion subjective à l'expérience vidéo-ludique qui se déroule sous ses yeux.

Par contre, si le joueur sort de l'aire de jeu, le logiciel se met en pause, en attendant qu'un participant ne reprenne la partie. Toute sortie du champ capté par la caméra conduit à l'apparition d'une représentation figurative de la zone de jeu et de la position du corps du joueur. Un message l'invite alors à se repositionner au milieu de la zone de jeu. L'avatar apparaît puis disparaît, par alternance. S'il se recentre cela fait cesser le clignotement de son avatar qui se rematérialise à l'écran. La sortie persistante de la zone de jeu conduit à la disparition du corps virtuel de l'avatar. Cette spécificité repose donc sur un principe de trans-corporalité virtuelle-numérique c'est-à-dire de coexistence et d'interdépendance indifférenciante entre le corps réel du joueur et le corps virtuel de l'avatar.

Une quatrième spécificité du dispositif *Kinect Adventure !*® se rapporte à ces modalités de jeu vidéo en côte à côte qui placent joueurs et thérapeutes d'emblée dans une position de partage esthétique potentiel. Cependant, contrairement à la danse qui suppose davantage d'improvisation, le jeu vidéo propose de partir de l'apprentissage d'une gestualité « convoquée » par la situation de jeu pour aller vers une gestualité virtuelle spontanée.

Le jeu vidéo *Kinect Adventure !*® contient cinq mini-jeux qui peuvent être joués seul ou en binôme. Au premier plan, chaque joueur est représenté par un avatar qu'il manipule en présence du groupe. Il peut également détruire certains éléments du décor. À mi-plan se trouvent des objets mobiles ainsi que des personnages qui encouragent les joueurs à poursuivre l'aventure. À l'arrière-plan se trouve un ciel ainsi qu'un décor et une géographie inatteignable qui constitue un fond unitaire et indestructible.

Contrairement à des jeux de simulation de sport ou à des jeux de danse, ce jeu vidéo met moins l'accent sur la technicité des gestes et l'exactitude des mouvements que sur le caractère distrayant et amusant du jeu ainsi que sur la beauté et l'aspect vivant des décors. De plus, contrairement à des jeux de danse ou d'autres types de jeu qui proposent une situation au cours de laquelle le joueur devra accorder ses gestes à ce qu'il perçoit à l'écran, ce jeu repose sur un principe inverse puisque c'est le logiciel qui reproduit les gestes du joueur et non le joueur qui doit imiter l'Avatar.

Ce jeu vidéo se joue essentiellement avec une posture debout qui nécessite un certain espace pour se déplacer dans un environnement en trois dimensions.

Certains mini-jeux contenus dans Kinect Adventure impliquent une coopération de la part des joueurs tandis que d'autres introduisent une dimension de rivalité voire de compétition soit du fait de la présence d'un chronomètre soit du fait de la séparation de l'écran en deux espaces identiques, mais distincts qui différencient du coup nettement les actions des deux joueurs qui se trouvent alors totalement dépendants l'un de l'autre.

Voici une présentation de la manière dont les mini-jeux peuvent être proposés, en rapport avec un travail sur un processus de différenciation-individuation.

#### **Premier jeu : descente infernale**

Le jeu *Descente infernale* met en scène une situation inspirée de la ruée vers l'or. Patients voient leurs avatars respectifs en côte à côte au sein d'un canoë qui dévale un cours d'eau. Pour diriger l'embarcation, ils doivent se déplacer latéralement et de manière coordonnée. Il s'instaure alors une situation de peau commune et d'accordage réciproque par l'intermédiaire du jeu vidéo. Cette fonction d'accordeur du jeu vidéo implique un partage esthétique et une compréhension mutuelle entre les joueurs. Le jeu vidéo propose un univers perceptif particulièrement immersif au sein duquel les joueurs peuvent co-éprouver des expériences de dévalement, d'accélération et de chutes vertigineuses. Cependant, le canoë ne se renverse jamais et les difficultés rencontrées par les joueurs ne les empêchent pas d'arriver au terme du parcours. Autrement dit, ce jeu représente de manière non-traumatique une situation de jeu en double au cours de laquelle les enjeux de survie qui réactivent des angoisses de chute sans fin sans désorganiser les joueurs.

#### **Deuxième jeu : 20.000 fuites**

Le jeu *20.000 fuites* se déroule au sein d'un aquarium inversé c'est-à-dire que les avatars sont à l'intérieur et que l'eau se trouve à l'extérieur. La vitre qui sépare les deux univers est régulièrement fissurée par les attaques de poissons. Cela entraîne une intrusion de l'eau à l'intérieur de l'espace où se trouvent les avatars. L'écoulement du liquide peut être arrêté par la coordination des gestes des joueurs. Il leur suffit pour cela de placer une partie de leur corps devant les trous pour résorber ceux-ci et réparer la vitre. La configuration de ce jeu convoque une situation paranoïde qui impose une articulation du corps et une synchronisation de la gestuelle entre soi, l'autre et l'avatar. La vitre représente la peau commune hypersensible qui se perce au moindre impact, mais qui peut être réparée après les agressions de l'extérieur. Par rapport au jeu précédent, celui-ci introduit un début d'autonomie et donc d'indépendance entre les joueurs.

#### **Troisième jeu : dans le vide**

Le jeu *Dans le vide* se passe dans un vaisseau spatial. Les avatars se trouvent en situation pesanteur modifiée. Les joueurs sont invités à éclater de petites bulles d'eau qui sortent des murs après qu'une petite lumière les ait prévenu de leur sortie. Pour cela, ils peuvent se déplacer dans l'espace en mimant les battements d'ailes d'un oiseau. Outre la facilitation des processus d'anticipation et de mémoire d'amorçage, la situation d'éclatement des bulles met en scène une opération de perçage et d'explosion d'enveloppes, ce qui renvoie à la constitution du premier feuillet d'une peau. Ce jeu permet aux joueurs de gagner en autonomie l'un par rapport à l'autre avec la possibilité d'explorer l'espace tridimensionnel en avançant, en reculant, en montant dans les airs en situation de quasi-apesanteur. La possibilité d'aller et venir librement prolonge ainsi un processus d'individuation amorcé dans le jeu précédent.



© DR

#### Quatrième jeu : Rebonds

Le jeu *Rebonds* se déroule cette fois sur un terrain de basketball. Les joueurs sont invités à lancer à tour de rôle un ballon en direction du fond de l'écran. Les actions des joueurs visent à toucher des cibles mouvantes qui sont cachées derrière des caisses en bois destructibles. Chaque cible touchée démultiplie le nombre de ballons qui font retour. Le principe de ce jeu permet de jouer avec les états de la matière puisque les joueurs peuvent jouer entre le dur représenté par le mur au fond de l'écran, et le mou représenté par le ballon qui rebondit tout en conservant sa forme et sa vitesse. De plus, la situation de jeu associe le destructible représenté par les caisses en bois et le fond qui est indestructible. Ce jeu figure de manière scénique une situation d'appui sur un fond constitué et réfléchissant. L'opération de rebond du ballon permet une mise en métaphore de la situation de se renvoyer la balle. De plus, contrairement aux jeux précédents, ce jeu introduit un principe de rivalité potentielle entre les joueurs. Cela permet de mettre en scène une forme d'agressivité envers l'autre qui n'est plus uniquement un compagnon avec lequel coopérer. Il prolonge ainsi le processus d'individuation initié auparavant et repris à chaque fois.

#### Cinquième jeu : Un max de réflexes

Le jeu *Un max de réflexes* se déroule sur les rails d'un chemin de fer. Contrairement aux précédents jeux, celui-ci se joue avec la scission verticale de l'écran en deux parties égales qui sont respectivement attribuées aux joueurs. Ce principe d'écran « Splitté » figure le processus de différenciation-séparation, ce qui poursuit un mouvement d'individuation entre les joueurs. Dans ce jeu vidéo, les personnages doivent éviter des obstacles qui se trouvent sur la trajectoire des chariots sur lesquels chacun se trouve. Ce type de modalités de jeu renverse la perspective précédente qui consistait davantage à attraper le ballon. Le jeu propose ainsi un double retournement d'une situation de coopération à une rivalité entre les joueurs, mais également d'une opération de rapprochement vers l'évitement. Outre la mise en scène de la conflictualité, les joueurs peuvent se dépasser et voir leur avatar dans la partie de l'écran attribuée à l'autre. Cette situation permet de faire l'expérience d'un empiètement de l'espace de l'autre ou à l'inverse de l'espace intime par l'autre. Il ouvre sur la possibilité de se représenter des enjeux d'altérité interne et d'accueil de l'autre dans un espace à soi. Il permet par ailleurs de servir de relais à l'instauration d'un mécanisme d'identification projective.

**Auteur(s)/thérapeute(s) :**  
Guillaume GILLET



---

---

#### Références sélectives :

- ARMAND AMATO E. (2014). « Pour une théorie unificatrice du jeu vidéo : le modèle analytique de la co-instanciation », in *Psychologie Clinique*, N°31, t.1, pp.52-66.
- GILLET G., LEROUX Y. (2015). « Jeux vidéo et supports ludiques numériques : des craintes à l'utilisation thérapeutique », in *Rééducation Orthophonique*, N°264, pp.225-237.
- GILLET G., PETER C., ESTINGOY P., BRUN A., « Intérêt du Jeu vidéo Kinect Adventure® en soins de réhabilitation : Entre médiation-clé et outil-support », in FRANCK N., *Outils de la Réhabilitation en psychiatrie*, Elsevier-Masson, Paris, 2016, pp.231-252.
- LE CORRE V., LATRY G. (2013). « Notes pour une métapsychologie du jeu vidéo comme objet de médiation thérapeutique », in *L'adolescent entre marge, art et culture*, Erès, Toulouse, pp.175-191.
- TORDO F. (2010). « Désir d'intersubjectivité dans les jeux vidéo : entre auto-empathie virtuelle et relations interpersonnelles réelles », in *Psychotropes*, Vol.16, t.3, De Boeck Supérieur, pp.179-191.
- ZIMMERMAN E. (2015). « Le rôle des matériaux pour un concepteur de jeux », in *Tracés*, Matières à jouer, n°28, t.1, pp.199-214.

# Jeu-vidéo, groupe et polyhandicap : L'exemple de Machinarium, un conte de fée robotique

Kévin PIQUEMAL

« [...] le travail du thérapeute vise à amener  
le patient d'un état où il n'est pas capable de jouer  
à un état où il est capable de le faire. »  
D., WINNICOTT (1975, p.55).

**J**eu vidéo et polyhandicap semblent être comme deux planètes distinctes avec peu de points communs. Si nous les observons attentivement, nous pourrions dire que la première est remplie d'images, de sons, de toucher, d'aventures multiples, d'un unique mode d'interaction avec le monde. La communication est identique pour tous, clairement établie, partagée, mais rigide. La seconde, quant à elle, renvoie à un écosystème fragile, à des moyens de communication brumeux et multiples, où les modalités d'expériences sensorielles partageables s'avèrent rares et précieuses.

J'aimerais ici témoigner de la rencontre, entre ces deux mondes : la mise en place d'un groupe thérapeutique utilisant la médiation du jeu vidéo auprès de personnes polyhandicapées. C'est donc après avoir parlé de la structure, puis présenté le polyhandicap, que je développerai la réflexion ayant amené la mise en place de cet atelier, afin de le décrire et de l'illustrer.

## Le polyhandicap au coeur de l'institution

Cet article a pour point de départ un remplacement en Foyer d'Accueil Médicalisé (FAM), accueillant une cinquantaine d'adultes, principalement en internat, réparti en cinq services chacun composé d'aides-soignantes, d'agents de soins et d'un éducateur spécialisé. D'autres professionnels interviennent sur l'ensemble des services : un pôle infirmier, des postes de kinésithérapeute, psychomotricien, ergothérapeute, psychologue, complété par des temps de médecin généraliste, et les personnes aux fonctions liées à l'administration, l'entretien ou la cuisine.

Le livret de « bienvenue » définit l'institution comme « accueillant des personnes lourdement handicapées, ou polyhandicapées ». Nous allons essayer de présenter les spécificités des « résidents », en nous attachant d'abord sur le concept de polyhandicap.

Vocabulaire typiquement français, datant des années 1975, 1980 il a des définitions multiples. Légalement le Décret n° 89-798 du 27 octobre 1989. (article D.312-83) nous dit « [...] handicap grave à expression multiple associant déficience motrice et déficience mentale sévère

ou profonde et entraînant une restriction extrême de l'autonomie et des possibilités de perception, d'expression et de relation ». Cette définition excluait les adultes, jusqu'à la loi du 11 février 2005.

Une autre définition me semble éclairante : « Ce sont des [...] adultes atteints de déficiences graves et durables dues à des causes variées, le plus souvent pré- ou périnatales, mais aussi acquises, oubliées à des affections progressives, maladies métaboliques, et dégénératives, chez lesquels le retard mental grave ou profond (QI inférieur à 50) est associé à d'autres troubles, des troubles moteurs et, très souvent, d'autres déficiences, entraînant, une restriction extrême de leur autonomie, nécessitant à tout âge de la vie un accompagnement permanent et qualifié associant, soins, communication et socialisation. » (ANKRI J., 2005, p.16)

De là, dressons une vue d'ensemble des personnes vivant au FAM : elles ont des atteintes cognitives et motrices majeures, un accompagnement et des aides techniques spécifiques leur sont nécessaires pour réaliser des actes quotidiens de la vie (toilette, habillage, repas). Rares sont celles pouvant se déplacer par leurs propres moyens, beaucoup sont en fauteuil roulant ou alité. Certaines, ont des possibilités de communication *via* des codes (pictogrammes ou « pictos », gestes, sons...), d'autres comprennent ce qui est dit, mais leur accès au langage limite la compréhension de leur réponse par autrui, enfin, quelques-unes peuvent parler.

Sur le plan physiologique, le soin vise à ralentir, rendre supportable les divers états liés à ces conditions. Les difficultés, impossibilités de mouvements, vont créer des *spasticités* (contractions musculaires exagérées) et des phénomènes de torsion progressive, qui seront traités par le port d'orthèses et corsets. Des troubles pulmonaires sont également présents. L'alimentation est délicate, les possibilités de déglutition et/ou de mastication sont souvent limitées et la nourriture peut-être mixée. Parfois, une gastronomie est mise en place, c'est la pause chirurgicale *via* une petite ouverture de l'abdomen d'un système de sonde permettant d'injecter dans l'estomac des aliments spécifiques. L'espérance de vie est faible, cinquante ans représentent un âge avancé. Enfin, beaucoup n'ont pas de maîtrise sphinctérienne et portent des protections.

## Cheminement théorique

Pour René KAËS (1987, p.2), l'institution met une partie de notre soi « hors soi ». Cette partie primitive nous expose tant à la folie qu'à la créativité. Ainsi, il est essentiel d'évoquer une partie de mon cheminement émotionnel et professionnel vers la création de cet atelier. Pour passer de « l'extraterrestre » à l'humain, il m'a fallu identifier en moi le rejet, l'impuissance et la culpabilité réveillés par la vue des corps déformés appareillés, parfois odorant, avec des bruits étranges. Ces représentations de « corps monstrueux » (ANCET P., 2006) traversent également les professionnels et la famille, souvent de manière inconsciente et avec des conséquences sur les modalités de lien comme l'évoque Simone KORF-SAUSSE (2001).

Le rôle du psychologue était aussi de mettre au travail ces affects signifiant une partie du pacte dénégatif (KAËS R., 1987). Leur fonction est de maintenir du lien, mais ils se déposent dans l'inconscient par leurs aspects irréprésentables, influant la qualité de celui-ci dans ce qu'il peut avoir d'aliénant.

L'égide de la situation d'extrême dépendance a nécessité une approche clinique poussée, tenant compte du niveau cognitif, des capacités de discriminations des *stimuli* et des capacités de communication. Les bruits du corps, les sons, les agitations motrices, les mouvements, les mots sont autant de données sensorielles naissantes, de productions psychiques peu subjectivées venant surprendre et dont on ne connaît pas vraiment l'origine : éléments *alpha*, (BION W., 1962). Il s'agit pour le psychologue de tenter de les transformer en matériel de pensées, éléments *béta*, et en même temps, de les traduire avec d'autres mots, sons, gestes, pour les prêter à la personne, proposant une interprétation, une historisation « il faut que d'après les indices échappés il devine, ou, plus exactement, il construise ce qui a été oublié » (FREUD S., 1937, p.272).

## L'atelier jeu-vidéo : un groupe à médiation thérapeutique

L'atelier permettait d'introduire une rythmicité, une temporalité, dans un temps estival marqué par un roulement du personnel, l'arrêt des groupes à médiations réguliers et de certaines prises en charge.

Penser le groupe au regard du polyhandicap évoque un moi-peau fragilisé (ANZIEU D., 1975). Le groupe propose une enveloppe groupale venant mettre en travail l'enveloppe individuelle, en offrant une possibilité d'introjection des fonctions contenantantes et des possibilités de dépôt, voir de transformations des affects bruts et des fantasmes, là où famille et institution sont prises par d'autres enjeux.

L'utilisation du jeu-vidéo nécessite d'évoquer les images. Serge TISSERON (1999) évoque l'idée que celles-ci déclenchent des résonances sensorielles en lien avec notre histoire. Michael STORA (2002), développe un parallèle entre l'exploration du monde par le nourrisson et le comportement du joueur de jeu-vidéo. Le nourrisson, à quelques mois, ne peut se mouvoir, mais sa première

## Bibliographie

- Amanita Designe, 2009, Machinarium  
ANZIEU D., (1975). *Le groupe et l'inconscient*, Dunod, Paris, 1999.  
ANCET P. (2006). *Phénoménologie des corps monstrueux*, PUF, Paris.  
ANKRI J. et al. (2006). *Congrès polyhandicap 2005*, édition CTNERHI.  
BOWLBY J. (1969). *Attachement et Perte I : L'attachement*, PUF, Paris.  
FREUD S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir*, Payot, Paris, 2010.  
FREUD S. (1937). « Constructions dans l'analyse », in *Résultats, idées, problèmes, II*, 1921-1938, PUF, Paris, 1985.  
KAËS R. (1987). « Réalité psychique et souffrance dans les institutions », in *L'institution et les institutions*, Dunod, Paris, pp.1-46  
KORF-SAUSSE S. (2001). *Le miroir brisé : l'enfant handicapé, sa famille et le psychanalyste*, Payot, Paris.  
STORA M. (2002). « La marche dans l'image une narration sensorielle » [En ligne] page consultée le 15/05/2015, <http://www.rap5.org/dossiervirtuel/p23.htm>  
TISSERON S. (1999). « Jeux-vidéo la triple rupture », in *Carnet psy* n° 47, pp.23-30.  
WINNICOTT D.W. (1971). *Jeu et Réalité*, Gallimard, Paris, 1975.

compétence sensori-motrice est la coordination main-oeil, lui permettant de vivre des expériences de transmodalités et de proprioception. Celles-ci ouvrant respectivement sur l'idée d'un monde unifié, cohérent et sur la certitude d'être l'auteur de ses actes, amenant jubilation pour le nourrisson qui évolue de la passivité motrice et vitale des premiers mois, vers la découverte d'une position active.

En jouant, le joueur, comme dans sa prime-enfance, ose découvrir un Nouveau Monde et l'explorer avec sa vision et ses mains, interagissant avec l'image. Il met ou remet en scène, des expériences transmodales et proprioceptives de même nature que l'expérience du nourrisson et il est potentiellement renarcissisé par les encouragements du spectateur non-joueur.

Le lien est fait avec le jeu de la bobine décrit par FREUD (1920). Le bébé se retrouve par la bobine, un actif metteur en scène de ses propres enjeux de vie et de mort. Dans le jeu-vidéo, le corps du joueur se sublime devenant acteur d'un spectacle dont il est aussi le spectateur : « SpectaCteur » et où il met en scène ses enjeux.

De mon point de vue, dans le cadre de la personne polyhandicapée, les expériences transmodales et proprioceptives dans la découverte de l'interaction avec le monde, sont potentiellement traumatiques pour elle et ses proches. Quand l'origine du handicap est précoce, la coordination main-oeil n'est pas toujours possible et doit trouver d'autres chemins. Si le développement a pu se faire classiquement, puis qu'un accident advient, il y a une nécessité à réapprendre des modes d'interaction avec le monde, dans le contexte du passage vers le polyhandicap.

Ainsi mettre la personne polyhandicapée en position de joueur, viendrait comme une possibilité de réactualisation de ces événements.

J'ajoute que le polyhandicap place la personne adulte dans une passivité motrice et vitale proche de celle du nourrisson. Là où la difficile mobilisation du corps, aux différents âges de la vie a pu freiner le jeu, le jeu-vidéo va permettre d'être dans une position active en faisant agir un personnage virtuel.

De plus, on peut aisément supposer l'influence négative du handicap et des risques vitaux associés sur la qualité *sécure* du lien durant l'enfance, (BOWLBY J., 1969), freinant les capacités d'explorations. Dans le cadre de notre atelier, le joueur va expérimenter d'être « SpectaCteur » et d'être vu, soutenu et rassuré dans son exploration virtuelle par deux professionnels, homme et femme, qui vont renforcer l'impact de renarcissisation *via* les imagos parentales qu'ils incarnent dans le groupe, tout en rappelant la position de « care-giver » à même de proposer un lien *sécure*.

Enfin, ordinateur et jeu-vidéo sont investis socialement. Les utiliser c'est faire un peu comme tout le monde, c'est créer du semblable, favorisant d'autres représentations mentales que « la figure du monstre ». D'ailleurs, cela n'a pas été sans réveiller quelques défenses institutionnelles et familiales en lien avec des éléments de pacte dénégatif.

## L'atelier

### Dispositif

Ergothérapeute et psychologue ont pensé et animé l'atelier. Dans une salle dédiée, un ordinateur envoyait l'image du jeu-vidéo sur un vidéo-projecteur. Des aides techniques adaptées ont été utilisées pour assurer le déplacement du curseur et le clic souris. Le groupe était semi-ouvert. Il y avait huit séances d'une heure, deux fois par semaine, pendant quatre semaines. Il y eu, deux groupes distincts, composés de cinq à six personnes. Le dispositif s'adressait aux résidents ayant une capacité de mouvement d'une partie du corps (la main ou autre : pied, coude, tête) et une certaine conscience de l'environnement qui les entourait. Chacun a été préparé, en amont, avec l'ergothérapeute par une visite de la salle et des séances pour évaluer les capacités et permettre une familiarisation avec le matériel.

L'ergothérapeute a également créé un *picto* pour identifier l'atelier. Affiché à l'entrée de la salle, il était aussi dans les plannings des services. En appui sur le *picto* et pour proposer un cadre *sécure*, le même rituel se mettait en place : les animateurs du groupe allaient chercher chaque participant en lui donnant son *picto* et en rappelant le contexte avec des mots clefs « atelier jeu vidéo, petit robot, ordinateur ». Le trajet se faisait en groupe, puis chacun était installé à une place définie. Lorsqu'une séance se terminait, le *picto* était récupéré pour marquer la fin. Bien évidemment, il était rappelé que nous n'allions pas raconter ce qui se passe à l'extérieur du groupe.

Réalisé par Marie DE HARO,  
ergothérapeute

### Le jeu



Il s'intitule « Machinarium ». Nous avons sélectionné des passages de ce « conte de fée robotique interactif » pour pouvoir construire une histoire qui se termine. On pourrait la résumer ainsi : « Un petit robot se retrouve éjecté d'une ville. Il atterrit en plusieurs morceaux, dans une décharge. Il doit récupérer ses membres pour retourner en ville. Il veut aider une fille robot, kidnappée par des brigands qui veulent faire exploser une bombe. Sur sa route, le héros va aider différents personnages, piéger les brigands, désamorcer la bombe, sauver la fille robot et quitter la ville avec elle ». On voit facilement toute la symbolique derrière ce récit, autour de l'identification au héros, du rejet, de l'agressivité, des problématiques oedipiennes, de la mise dans une position d'aide à autrui, etc.

Ce jeu est un « point n' click » très simple d'utilisation (déplacer le curseur puis cliquer). Chaque niveau est comme un tableau dans lequel le joueur fait se déplacer le héros pour résoudre des énigmes et avancer dans l'histoire. En moyenne, un tableau correspond à une séance. Le jeu propose des musiques soignées, créant une ambiance sonore. Les dialogues sont sous forme de bruits, présentant l'intérêt d'être simple d'accès. Le héros ne meurt pas, il dit « non », refusant que le joueur le mette en danger. Enfin, dans les moments d'inaction, des bulles apparaissent, montrant à l'écran souvenirs et pensées du héros.

### Rôles

Lors d'une séance, tous ont la possibilité de jouer pendant un temps limité. Selon les capacités certains s'occupent du clic, d'autres du déplacement du curseur. Il y a donc toujours deux personnes pour effectuer les actions du robot. Chacun est libre d'arrêter ou de ne pas participer. Les animateurs sont sans attente rééducative ou de résultats. On note que 90 % des déplacements et actions ont été réalisés par les participants.

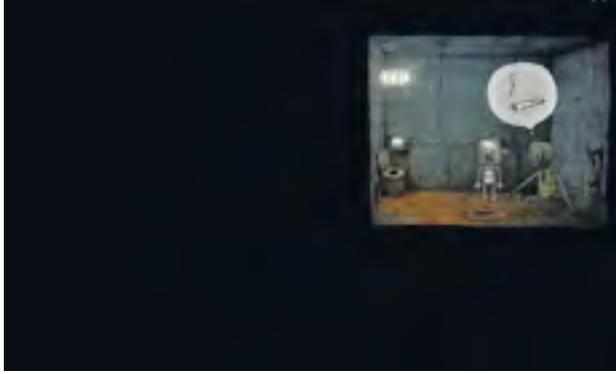
L'ergothérapeute était là en soutien dans les mouvements, prenant soin de se positionner dans le champ visuel des personnes afin de ne pas les surprendre. Elle soutenait et orientait la réflexion pour favoriser la résolution des énigmes montrant par exemple des objets à l'écran.

En tant que psychologue, j'étais face à tout le monde à côté de l'écran. J'essayais de mettre du sens en racontant ce que pouvait vivre le héros et le groupe, tout en modulant ma voix selon les situations pour donner comme une illustration sonore du jeu-vidéo.

Après chaque séance, les animateurs prenaient un temps de reprise et de notes.

### Vignettes

Tout au long de l'atelier, les éléments cliniques ont été très riches. Pour en transmettre un fragment, le choix s'est porté sur ces deux niveaux situés au milieu des séances.



Après être arrivé en ville, le héros est capturé et se réveille en prison. Pour la première fois, la majorité de l'image est noire. L'effet sur le groupe est celui d'une sidération. Il y a peu de bruit, les joueurs ne déplacent pas le héros. Il faut du récit pour nommer ce qui peut se passer autour de la peur ressentie par le robot et le groupe, tout en rappelant le cadre « ici, on ne risque rien ».

L'ergothérapeute rapporte la présence d'un autre personnage avec le héros, petit à petit les joueurs déplacent le héros pour aller lui parler. L'autre robot demande de l'aide pour fumer. Plusieurs personnes dans le groupe manifestent alors un « non » qu'il soit verbal, en code langagier ou corporel, surprenant les animateurs.



Mais les joueurs déplacent le robot cherchant les ingrédients d'une cigarette, l'éloignant du point de départ, vers d'autres personnages, d'autres pièces. L'image s'éclaircit au fur et à mesure. Au moment d'offrir la cigarette, le groupe manifeste « non », rires, petits cris et mouvements corporels. L'ergothérapeute et moi-même sommes traversés par un sentiment de honte adolescente et complice. « On dirait que donner une cigarette ça fait vivre des choses. En vrai c'est interdit de fumer, mais dans le jeu-vidéo on a le droit ».

Une fois les énigmes résolues, il est temps de quitter le niveau. Les joueurs font faire des aller-retour au robot entre le nouveau tableau et l'actuel. Une sorte de jeu dans le jeu-vidéo s'installe surprenant les animateurs, sans laisser le groupe. « Peut-être que vous n'avez pas envie que le petit robot laisse les autres personnages ». Certaines personnes vocalisent de manière triste, d'autres ne disent rien. Nous leur disons « au revoir », la séance se termine sur ce passage. C'est à la séance suivante qu'il est possible de franchir le couloir.



Le héros arrive dans une salle dont la sortie est bloquée par un brigand. Il refuse d'aller plus loin, trop dangereux. Le « non » parfois difficilement audible ailleurs est régulièrement testé dans le groupe en appui sur le héros et respecté par les animateurs. Pour avancer, il va falloir voler les billes, les jeter à terre et faire tomber le brigand. Il va être possible de jouer l'agressivité, la transgression (voler, attaquer). Le groupe semble être intimidé, effrayé. Il y a même certains mouvements de refus. Avec l'accompagnement des animateurs, l'action se poursuit. « J'ai l'impression que le robot n'ose pas l'attaquer ? Dans le jeu c'est permis on ne risque rien ». L'enjeu semble être : comment s'autoriser à ressentir un mouvement agressif, à transgresser, quand il y a une relation de grande dépendance avec autrui ?

Dans ce niveau, il a fallu réaliser les actions avec un rythme soutenu, amenant à recommencer et générant une frustration, parfois inhibante pour les joueurs, accueillie et transformée par le groupe en se passant le relais. D'ailleurs, comme animateurs nous avons dû canaliser notre propre désir de réussir. Il pouvait transparaître dans notre intonation ou nos formulations. Il a fallu trouver un ton « suffisamment soutenant » pour que les joueurs puissent s'y appuyer sans être envahi.

Plus globalement, il est à noter une influence positive sur la motricité de certaines personnes durant les séances, faisant des mouvements beaucoup plus amples et souples qu'en séance de rééducation.

Sur le plan des limites de l'atelier, une personne avec des troubles auditifs n'a pas pu bénéficier de l'aspect contenant de la mise en mots. Elle a pu comprendre l'action via le clic, mais semblait perdue, lorsqu'elle ne jouait pas. Une autre personne semblait surtout intéressée par l'idée de laisser une marque sur l'écran par le déplacement de la souris et l'action que cela pouvait créer, chose davantage réalisable avec un autre logiciel.

## Conclusion

Je tiens à remercier Marie DE HARO, l'ergothérapeute ayant soutenu ce projet. D'ailleurs, au retour de la psychologue remplacée, elles ont débuté un autre atelier jeu-vidéo avec un logiciel différent.

La où le jeu-vidéo permet à tout à chacun de vivre des aventures extraordinaires, j'espère avoir pu montrer qu'il prend tout son sens lorsque l'ordinaire n'est pas possible. Là où le corps paralyse, la médiation jeu-vidéo est un support pour oser vivre une aventure sur le chemin de la pensée.

Kévin PIQUEMAL  
Psychologue clinicien.



## L'œil du psychone (épisode final 2/2)

BURIEZ - GUINARD - CARUSO

